43e ANNEE (5e série) N° 3 21 JANVIER 1926

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PREDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Édition complète .... 18 fr. / Édition partielle .... 12 fr.

ÉTRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 17 décembre 1925.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Marcel Leguerney, 15, rue Vivienne, Paris 2e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Lamennais et l'*Essai sur l'Indifférence*, 33. — II. Lamennais et Lamartine, 36. — III. Les fils de S. Vincent de Paul en pays de Missions, 39. — IV. Le conflit des couleurs, ou les peuples de couleur contre la suprématie des blancs, 43. — V. Histoire d'un prince arabe et d'une jeune Française, 44. — VI. Chesterton et S. François d'Assise, 46. — VII. Heltaï, Forgan, 47; Krassnoff, Lagneau, 48.

Questions de science ecclésiastique. — Est-il permis le dimanche de faire du crochet ou de la broderie, une nappe d'autel ? 48.

PRÉDICATION

Conférences d'actualité. — III La liberté d'enseignement en France et à l'Etranger, 33.

Cours de prônes sur le Credo. — XXVII. Le Christ, notre Seigneur et Maître, 39.

Instructions pour les dimanches. — XV. *Sexagésime :* Les droits du chrétien, 41.

Panégyrique de S. François de Sales. — Foi et action, 43.

Pour la Purification. — Le *Nunc dimittis* du chrétien, 46.

Allocutions de mariage. — I, 47.

PETIT COURRIER

Q. — Je fais apprendre à mes enfants du catéchisme la *Petite Histoire de ma Religion*, de l'abbé Fournier, que j'estime beaucoup. J'admire en particulier tout ce qui concerne l'histoire de l'Eglise avec ses bienfaits. Mais ce n'est qu'une sorte de canevas que le catéchiste doit développer, comme le fait remarquer d'ailleurs l'auteur. Où pourrait-on puiser pour ces développements, pour ce qui concerne l'histoire de l'Eglise ?

R. — Voir Mgr Gibier, *Bienfaits de l'Eglise*, 2 vol. à 10 f. l'un, Paris, Lethielleux ; — Mgr Audollent *Histoire de l'Eglise par les Saints*, 2 vol. in 8 16 f., Lyon, Vitte (cf. *Ami* 1923, p 669). — Notre *Prédication* a donné plusieurs séries de Conférences qui iraient très bien à votre sujet.

Q. — A la p. 310 des couvertures de 1925, vous donnez le titre de deux Revues catholiques viennoises. Cela m'intéresse, car je suis professeur d'allemand. Connaissez vous l'adresse exacte des éditeurs et le prix (en francs) de l'abonnement ?

R. — *Das neue Reich*, Verlagsanstalt Tyrolia, à Vienne, Insbruck Munich, pour la France 16 f par trimestre; — *Schönere Zukunft*, Vienne XIX Nusswaldgasse 14, pour la France 20 f. par trimestre. Nous n'en connaissons pas d'autres qui vaillent celles-là ni même qui en approchent (nous en parlerons *Justus* en février). Il y en a une nouvelle à Munich mais que nous ne connaissons pas encore assez (mais ce n'est pas la *Allgemeine Rundschau*, soyez sûr !). — Revues populaires : il y en a toute une série chez Auer, à Donauwörth (Bavière), le meilleur choix qui existe en langue allemande.

Q. — Pourriez-vous m'indiquer quelque chose de sérieux sur S. Joseph, pour prêcher sa neuvaine devant un auditoire assez cultivé ?

R. — Voir le *Saint Joseph intime* de M. Sauvé, 7 f. 50, Paris, de Gigord ; — ce que nous avons dit en 1924 du petit livre du P Debuchy, *Méditations sur les Litanies de S. Joseph*, 4 f. 40, Editions *Spes ;* — si vous n'avez pas peur du latin, le *Tractatus de S. Joseph*, du P Lépicier, 12 f. Lethielleux ; — et puis surtout la petite Revue *Annales du Culte de S. Joseph et de la Ste Famille*, petite par le format, mais sous sa nouvelle direction, si riche de doctrine et de piété aussi saine que fervente (5 f. par an, Lyon Fourvière, rue Cléberg, 3) : il y a là, dans chaque no, depuis au moins deux ans, sur la vie intérieure et sur l'âme de S. Joseph, des méditations d'une profondeur magni-

fique, et en même temps la simplicité même, comme il convient d'ailleurs quand on parle de S. Joseph. Demandez l'année écoulée, par exemple : vous ne vous en repentirez pas. Par ailleurs nous sommes bien surpris que l'auteur n'ait pas songé encore à recueillir tous ces trésors en volume.

Q. — Quels auteurs pourrais-je consulter pour la conférence suivante? « L'action catholique en général. Exposer, d'après les directives pontificales, le sens, le but de l'action catholique, ses principes fondamentaux. Les laïques doivent ils y collaborer? Pourquoi et dans quelle mesure ? Quelles sont les conditions de succès ? »

R. — Mgr Gibier, *La France catholique organisée*, 10 f., Téqui, et la série d ouvrages du même prelat publiés précédemment chez Lethielleux sous ces titres : *Travail nécessaire*, — *Apostolat opportun*, — *Connaître notre peuple*, — *Grouper notre peuple*, — *Agir sur notre peuple*, tous vol. à 8 f. — De plus, demander aux Editions *Spes* le catalogue des brochures de l'*Action Populaire* (dont les principales sont recensées ici au fur et à mesure de leur apparition) — Voir aussi au catalogue des publications des *Annales de la Jeunesse catholique*, Paris, rue d'Assas, 14.

Q. — 1° Où pourrais-je trouver les *Homélies sur les Evangiles* de Schouppe?
2° Les chansons de Botrel, paroles et musique ?

R. — Ad I. Schouppe, 2 vol., 16 f., Paris, Beauchesne.

Ad II. Demandez aux Bureaux de *Nos Chansons françaises*, Paris, Editions *Spes*.

Q. — Quel manuel mettre entre les mains de séminaristes à qui l'on voudrait, la dernière année de leur théologie, faire un cours succinct de pédagogie générale avec quelques vues sur la pédagogie catéchistique et celle de l'enseignement secondaire? Et quels auteurs à consulter pour le professeur?

R. — Pour pédagogie catéchistique, prendre Dupanloup, *L'Œuvre par excellence*, 1 vol. in 8 et *Souvenirs des Catéchismes de la Madeleine*, 2 vol., Téqui ; — Fiuot, *Catéchistes et Catéchismes*, in-8 de 500 p., à la libr Brunet, à Arras.

Pour pédagogie générale, *L'Education*, de Dupanloup, sera toujours à consulter ; et voir aussi un Manuel comme celui de Vagner, *Cours de pédagogie théorique et pratique*, 6 f. 50 Lyon, Vitte, et autres livres assez nombreux recensés dans nos nos bibliographiques, tels que Maillardoz, *Cours de pédagogie rationnelle de l'Enfance*, 2 f., ou Ribouiet, *Histoire de la pédagogie*, annoncés ici en 1925 même, le grand ouvrage du P de la Vaissière, *Psychologie pédagogique*, 15 f., Beauchesne.

Q. — L'*Ami* connaît-il des ouvrages traitant de « la discipline » en général et plus spécialement pour les séminaristes ?

R. — E. Barbier, *La discipline dans les écoles secondaires libres*, 4 f., Paris, de Gigord ; — voir ce que nous avons dit en 1924 p. 141, de Rouzic, *Pour être un caractère*, Lethielleux.

Q. — Quels ouvrages consulter pour une étude approfondie sur l'aspect extérieur du Christ parmi nous : sa physionomie, ses facultés, sa méthode d'enseignement, son langage, son influence ?

R. — Fillion, *Vie de N.-S J.-C.* en 3 vol. in-8, Paris, Letouzey ; — Edmond Bapst, *La vie historique de N.-S. J.-C.*, 2 vol., Paris, Lahure (9 rue de Fleurus) ; — Philpin de Rivière, *La physiologie du Christ*, Paris, Oudin, 1899 (sans doute aujourd'hui chez Mame) ; — l'art. *Jésus-Christ*, dans le *Dict. de Théologie*, fasc. 62-64, col. 1108 1213 et dans le *Dict. Apologétique*, fasc. XI col 1288-1538 ; — Mgr Batiffol, *L'Enseignement de Jésus*, Paris, Gabalda.

Q. — Quelque temps après la guerre, l'*Ami* avait l'annonce d'un rasoir *Le Victorieux*. Aujourd'hui j'en aurais besoin et je ne la retrouve plus.

R. — Ledit rasoir en effet fut annoncé v. g. p. 44 et 49 des couvertures de 1921 ; il se vendait alors chez Joseph David à La Monnerie (Puy-de Dôme). C'est là qu'il faut écrire si vous voulez savoir ce qu'il est devenu.

Q. — Est-il permis, pour le saint sacrifice, de mélanger deux sortes de vins, *purs* tous deux, mais d'origine différente ?

R. — Pourquoi serait ce défendu ? Si le mélange devait fournir un nouveau corps (*v. g.* comme une combinaison d'hydrogène et d'oxygène fournit de l'eau), alors ce serait défendu, puisque ce qu'on aurait ne serait plus du vin ; mais dans le cas proposé, le mélange reste du vin, *vinum de vite*, sans altération substantielle des deux composants.

Deo Ignoto, par Charles Schütz. — In-12 de 264 p., 4 f. — Paris, Lethielleux.

Récit des temps apostoliques ; scènes de la prédication de S. Paul en milieux athéniens. Ce sont des peintures vigoureuses, vivantes, magnifiquement brossées, et bien de nature à enflammer de foi et de zèle l'âme de nos jeunes gens.

L'Evangile et l'Eucharistie, par Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry. — In-12 de XLIII 401 p., 10 f. — Paris, Téqui.

Ouvrage dont la Ire édition remonte à 1863. Où sont les livres de ce genre que l'on songe à réimprimer après plus de 60 ans écoulés ? C'est un recueil d'allocutions familières données chaque dimanche, au chapelet, à la cathédrale de Sens, dont M. Pichenot était alors archiprêtre. Elles étaient conçues sur un plan suivi et formaient un ensemble de doctrine caractérisé heureusement par le sous-titre : *La Vie de N.-S J.-C. continuée et reproduite au Saint Sacrement de l'autel :* vie cachée, vie publique, vie souffrante, vie glorieuse; puis une vingtaine d'Instructions sur les enseignements de J.-C. au St-Sacrement ; dix-sept Instructions enfin sur ses exemples et les vertus dont il est pour nous le Modèle au Tabernacle. Très simple, très pieux, très solide. On réédite l'œuvre sans changement ; on y aurait aimé quelques additions où se serait fait percevoir l'écho des Decrets de Pie X sur la Communion.

L'église de Vignory, par l'abbé Humblot. — Une brochure gr. in 8 de 60 p., gravures et planches hors texte, 5 f. — Chez l'auteur, curé-doyen de Vignory (Hte-Marne).

Parmi les professionnels et même les simples amateurs d'archéologie, nul n'ignore l'intérêt capital que présente l'église St Etienne de Vignory. Bâtie dans la première moitié du XIe siècle, elle fut consacrée à une date qui se place certainement entre 1050 et 1052. C'est l'un des plus anciens et des plus curieux specimens de l'art roman. A la basilique primitive on ajouta plus tard, sur le transept de gauche, une belle tour romane, puis, aux XVe et XVIe siècles, cinq chapelles adjacentes au bas-côté du midi.

Le vénérable édifice se trouvait en assez piteux état après la Révolution. S'il a, plus heureusement que d'autres, échappé au délabrement et à la ruine, il le doit à une circonstance fortuite et qu'on dirait volontiers providentielle. En 1845, Prosper Mérimée, Inspecteur des monuments historiques, traversait Vignory en chaise de poste, quand une avarie survenue à la voiture le force à passer la nuit dans le bourg. Il y tombe malade et ne peut continuer sa route. Durant sa convalescence, il visite l'église, en lève le plan, y prend des dessins et envoie au ministre un rapport

(*Voir la suite p. 22*).

Mal de Dos et Refroidissement

Lorsque les reins sont douloureux à la suite d'un effort ou d'un refroidissement, on éprouve de la courbature, des douleurs, des troubles urinaires.

Ne restez pas dans cet état. Faute de soins, une crise de rhumatismes, de sciatique, de coliques néphrétiques, ou bien des enflures des chevilles, peuvent se déclarer. Prenez immédiatement quelques boîtes de Pilules Foster pour fortifier vos reins. Vos douleurs disparaîtront et vous aurez peut-être évité de longs jours de maladie.

Suivez l'exemple de M. Gautré, de St-Jean-de-Boiseau (Loire-Inférieure), qui nous a écrit :

« Mon mal avait commencé par les reins et, peu à peu, mes articulations s'étaient raidies et étaient devenues très douloureuses ; je ne dormais pas et j'étais très fatigué ; mes urines étaient troubles et déposaient. Les Pilules Foster, m'ont procuré un soulagemen rapide et, peu à peu, la disparition de tous mes maux. »

(Signature légalisée le 29 Août 1925.)

PILULES FOSTER
pour les Reins et la Vessie.

La boîte : 5 fr. 60 — La double-boîte : 9 fr. 60
Toutes pharmacies ou franco H. Binac, pharmacien, 25, Rue Saint-Ferdinand, PARIS (17e).

REFUSER TOUTE IMITATION

ECZEMA

aigu ou chronique
sec ou humide
Démangeaisons
Maladies de la Peau
Hémorroïdes
disparaissent grâce à

l'ONGUENT FOSTER

La boîte : 5 fr. 60
Toutes pharmacies ou franco : H. Binac, phcien, 25, rue St-Ferdinand, Paris-17e

LE TONILAX ET LES VOIES DIGESTIVES

Le TONILAX (Spécialité FOSTER) est un remède recommandé contre les mauvaises digestions, contre la constipation dont il constitue un remède parfait et sans accoutumance.

Toutes pharmacies. Le flacon : 3 fr. 90.

VIENT DE PARAITRE

ÉDITIONS DE LA VRAIE FRANCE
92, Rue Bonaparte, PARIS (6e)

SON PÉCHÉ

par M. DUGARD

Cart. 10 fr. 50 — Broché 9 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PHONOgraphes (*pour patronages*). Jumelles et Appareils **PHOTO**. Fusils, Armes de défense **STYLOS**. Catalogue *franco* sur demande aux Établts. E. MUGLER fils à VALENCE (*Drôme*)
Conditions spéciales et toutes facilités de paiement aux lecteurs de l'*Ami*

MARBRERIE RELIGIEUSE

Autels
Rétables
Chaires
Ex-Votos
Colonnes
Revêtements,
etc.

TAILLE de PIERRE

pour la construction
moellons,
socles,
cordons,
marches, perrons, taille en élévation, etc

DALLAGES

pierre
marbre
granit

SCULPTURE

décorative
et
artistique.

RÉFÉRENCES :
Basiliques de **FOURVIÈRE** et de **LOURDES**

SOCIÉTÉ des MARBRES, PIERRES et GRANITS

Anonyme au Capital de 6.000.000 fr.
11, Quai des Brotteaux — LYON
Téléph. Vaudrey 20.62 — Télégr MARBEPIERRE, LYON

Ateliers de marbrerie : Lyon, Buxy et Molinges. — Scieries de marbre : Grenoble et Molinges. — Carrières de pierres : Buxy, Colombier, Rocheret. — Carrières de marbres : Jura, Pyrénées, Italie. —

Note. — *La* Société des Marbres, Pierres et Granits *n'a pas de catalogue, mais elle établira sur demande des* **dessins** *et* **devis** *d'après indications.*

VINS DE BORDEAUX

GAUDRAP & Co — 31, Rue Borie, 31 — BORDEAUX —

MAISON RECOMMANDÉE

Vin blanc de Messe **SAINTE-CROIX-DU-MONT** (vin liturgique légitime).
— *Envoi gratis du Catalogue sur simple demande* —
R. C. Bordeaux 18.850 A

CONSTIPATION
Guérie par la
Poudre Laxative de Vichy
du Dr L. SOULIGOUX
Très agréable. — Effet certain.
PARIS, 6, Rue de la Tacherie et Pharmacies.

GRANDE NOUVEAUTÉ : La Vitre chimiq. perfectionnée, inusable, tirage illimité garanti. Prix réduits. A la P. H., chez Curé de Teloché (Sarthe).

Chèques Postaux Paris 25.987 | LIBRAIRIE A. HATIER, 8, RUE D'ASSAS, PARIS (6e) | R. C. Seine no 11 064

Vient de paraître

Pages de Littérature Française (1800-1920)

par Ch.-M. des GRANGES,
professeur au Lycée Charlemagne, Doctr ès lettres.
« De Chateaubriand à Paul Bourget, de Victor Hugo à Henri de Régnier. »
Un magnifique volume in-4o (15×21), 1040 pages, 500 gravures documentaires. Broché . . . 35 fr.
Reliure de luxe, façon maroquin, tête dorée : 40 fr.
Il ne sera envoyé de ce volume de luxe aucun spécimen gratuit.

Du même Auteur — *Nouvelles éditions*

Histoire illustrée de la Littérature Française

des origines à 1920
I. 22e édition in-16, revue et augmentée, 1044 pages, 54 gravures. Broché : 15 fr. ; cartonné. . . 16 fr.
II. 9e édition illustrée in-18 (15×21), 479 gravures. Broché : 19 fr. ; toile, tr. rouges : 22 fr. ; luxe : 26 fr.

Morceaux choisis des Auteurs Français des origines à 1920

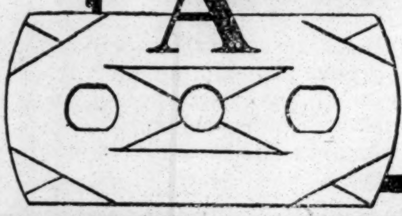
1er Cycle (14e édit.) 624 p. Broché : 8.50 ; cartonné : 10 fr.
2e Cycle (19e éd.) 1408 p. Broché : 15 fr ; cartonné : 17 fr.

Les CLASSIQUES pour TOUS : Collection française . 0,75 : ancienne et étrangère 1 fr.
325 volumes parus à ce jour : Catalogue spécial sur demande.

Les HUMANITÉS : Revue d'enseignement secondaire et d'Education.
Abonnement : Un an, d'octobre à octobre : 15 francs.

Crêpe TETRA
pour
PANSEMENTS, VARICES, RHUMATISMES, ETC.
EXIGEZ cette MARQUE
En vente partout
GROS : Société Française des Tissus TÊTRA
12, Rue de Hanovre, PARIS-2e
R. C. Seine 101.853

Exigez partout
La LAME de RASOIR Française
ARAMIS



la bonne lame qui dure
La douz. 10 fr.
M. CORVILAIN
47, av. du Ct-Bonnet
PARIS (16e)

LIBRAIRIE **René GIARD** 2, Rue Royale LILLE
ACHÈTE au maximum de leur valeur toutes bibliothèques & lots de livres de théologie, patrologie, littérature etc. fins d'éditions.
[illegible] périodique gratuit

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (voir no du 20 août de l'*Ami*).

La MAISON MAME vient de faire paraître un

NOUVEAU BRÉVIAIRE

FORMAT MOYEN (IN-18. $15\frac{1}{2} \times 9\frac{1}{2}$)

Caractères neufs, très lisibles.
Renvois réduits au minimum.
Volumes très minces (2 cent.)

DONC

Bréviaire très agréable à lire
Très pratique et très portatif.

Prospectus spécimen gratuit sur demande.

MAISON ALFRED MAME & FILS
TOURS -:- Agence à Paris, 6, rue Madame, VIe

43e ANNEE (5e SÉRIE) N° 3 21 JANVIER 1926

L'AMI DU CLERGÉ

Parait à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Lamennais et l'*Essai sur l'Indifférence*. — II. Lamennais et Lamartine. — III. Les fils de S. Vincent de Paul en pays de Missions. — IV. Le conflit des couleurs, ou les peuples de couleur contre la suprématie des blancs. — V. Histoire d'un prince arabe et d'une jeune Française. — VI. Chesterton et S. François d'Assise. — VII. Heltaï ; Forgan ; Krassnoff ; Lagneau.

I. — M. Christian Maréchal, professeur de philosophie au lycée Lakanal à Paris, un des fervents chrétiens de notre enseignement officiel, a publié l'été dernier **La Mennais, La Dispute de l'Essai sur l'Indifférence**, d'après des documents nouveaux et inédits (in-8 raisin de x 455 p., 40 f., Paris, Champion). Nos lecteurs savent que depuis une vingtaine d'années M. Maréchal a fait de La Mennais [1] son domaine, qu'il a publié déjà sur les questions mennaisiennes sept ou huit volumes (*La Mennais et Lamartine, La Mennais et Victor Hugo, La Mennais et Sainte-Beuve,* etc.), dont le chef-d'œuvre était jusqu'aujourd'hui sa grande thèse sur *La Jeunesse de La Mennais*.

Cette *Dispute* marque un moment décisif de la carrière de La Mennais, puisque c'est elle qui a non pas orienté cet homme, mais qui l'a ancré dans le système au bout duquel il devait trouver la rupture avec Rome.

C'est pourquoi elle marque un moment décisif aussi de l'histoire de l'Eglise de France au XIXe siècle, puisque l'erreur de La Mennais a été de telle conséquence dans le développement de la pensée et de l'action catholique chez nous, puisque c'est de La Mennais apôtre d'erreur qu'est sorti ce libéralisme catholique qui chez nous obnubilera tant de lumières et paralysera ou affaiblira tant d'énergies.

Le tome I de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* parut en 1817, la première quinzaine de décembre ; le tome II, la première semaine de juillet 1820.

Le tome I fut accueilli par un succès d'enthousiasme délirant, et dans tous les milieux. On mit l'auteur au rang de Pascal et de Bossuet ; Frayssinous le trouve d'une éloquence à réveiller les morts ; Hugo, dans une dédicace (inédite) de l'Ode sur *Buonaparte,* lui voue « une tendre et profonde vénération ; » Lamartine est remué en ses profondeurs, et les *Premières Méditations* vont, à toutes les pages, porter la marque de cette influence. Plus d'un siècle a passé ; et le livre est resté classé parmi ces grandes œuvres d'apologétique religieuse auxquels on recourt le plus fréquemment, en se gardant de les citer : dans l'ensemble, il n'a pas vieilli.

Quelques voix discordantes s'étaient fait entendre pourtant contre le tome I, d'ailleurs de peu de portée et de peu d'intelligence. Contre le tome II, ce fut une levée générale de boucliers : ce qui est bien la preuve qu'on avait peu compris le tome I, car déjà le tome I amorce cette théorie de la certitude qui sera l'erreur fondamentale de La Mennais et le conduira logiquement à l'apostasie.

Il s'en faut que ce soit pour la pure défense de la vérité que se lèvent tous ces boucliers. Les passions humaines, et de très basses, ont joué leur rôle ici comme elles le font si souvent dans les polémiques : la jalousie, l'étroitesse d'esprit, la paresse et la routine que certains projets avoués inquiètent fort, l'adulation et la servilité vis-à-vis d'un pouvoir civil à qui l'ultramontanisme du nouvel apologiste fait froncer les sourcils.

Son ultramontanisme lui a certainement attiré bien des ennemis. Encore faut-il remarquer que cet ultramontanisme est d'une essence fort différente de celui d'un Joseph de Maistre. L'ultramontanisme de La Mennais n'est pour lui qu'un moyen d'atteindre et de sauvegarder cette liberté spirituelle qui est le premier et le dernier mot de ses aspirations. L'autorité religieuse n'est pour lui qu'un moyen de défendre la conscience contre les entreprises du pouvoir politique et civil. Et elle est cela sans doute ; mais elle n'est pas que cela, et elle est bien autre chose en soi ; elle est bien autre chose pour l'auteur du *Pape*.

Le fond de La Mennais, du La Mennais de 1817, du La Mennais de toujours, ce n'est point donc l'amour de l'autorité, qui n'a jamais été pour lui une fin en soi ; ce n'est point l'amour de la vérité, simple moyen aussi ; c'est l'amour de la liberté,

[1] M. Maréchal reprend cette graphie La Mennais, en 2 mots, déjà reprise il y a quelques années par feu M. Duine. C'est en effet la graphie primitive du domaine d'où la famille a tiré son nom (son titre de noblesse, ajouté au nom de famille proprement dit Robert). C'est Lamennais lui même qui en 1837, après sa rupture, a supprimé la particule *de* et signé en un seul mot ; et cette orthographe avait, depuis, prévalu universellement. Nous orthographions en 2 mots dans ces pages écrites à propos du livre de M. Maréchal ; mais nous n'avons guère l'intention d'y persévérer, à moins que l'usage, *quem penes arbitrium est, et jus, et norma loquendi*, ne se prononce de nouveau dans ce sens.

la poursuite de la liberté, non de la liberté politique ou sociale, dont il n'a que faire, mais de la liberté spirituelle.

La liberté spirituelle comme fin suprême. Pas de liberté sans la possession de la vérité. Et pas de vérité sans autorité, puisque le seul moyen infaillible de parvenir à la connaissance de la vérité, c'est l'autorité. Voilà tout La Mennais.

Pourquoi intitule-t-il *Essai sur l'indifférence en matière de religion ?* Précisément parce que l'indifférence religieuse est destructrice de la vérité spirituelle, destructrice, en l'homme, de toute vie spirituelle, destructrice de la société puisqu'elle supprime cette société des esprits qui est l'âme de toute société humaine.

Par là, La Mennais révèle sa filiation vis-à-vis de Rousseau, dont s'était enfiévrée son adolescence. Rousseau, au XVIII^e siècle, avait été un adversaire déclaré de l'indifférence religieuse ; et la *Profession de Foi du Vicaire savoyard* est une déclaration de guerre à l'indifférence philosophique sans doute, mais aussi et surtout peut-être à cette indifférence des chrétiens de parade, qui retiennent tous les dehors de la doctrine et du culte dont ils sacrifient l'esprit : là semble bien être l'unité réelle, souvent mal comprise, des deux parties de la *Profession de Foi* [1].

De ce point de vue, on peut voir dans le premier volume de l'*Essai* le résultat d'une méditation catholique sur la *Profession de Foi* de Jean-Jacques. La Mennais, pour y combattre Jean-Jacques, lui prend ses propres armes : — « Certes, dit M. Maréchal, ce n'est pas l'unique exemple de ces dettes que les écrivains d'idées contractent si fréquemment à l'égard de leurs adversaires, mais c'est un des plus frappants et des mieux caractérisés. »

Le tome I de l'*Essai* avait établi que l'indifférence est funeste dans son effet, puisqu'elle détruit toute vérité, tout ordre, toute vertu, toute société ; et la II^e partie de ce tome I avait commencé à prouver l'absurdité des principes sur lesquels elle peut essayer de s'établir. — Car le premier de ces principes serait que nous n'avons aucun intérêt à nous assurer de la vérité de la religion : or, cette seconde partie du tome I établit l'intérêt, l'importance capitale de la religion par rapport à l'individu, à la société et à Dieu. — Reste le second principe qui sert de base à l'indifférence : c'est que, cette vérité qu'il importe tant de connaître, il est impossible de la découvrir. Or, c'est précisément l'objet du tome II de prouver qu'il existe pour tous les hommes un moyen sûr et facile de discerner la vraie religion.

Mais il faut d'abord déterminer le moyen de discerner la vérité en général, d'arriver à la certitude qu'on la possède, — c.-à-d. déterminer le fondement de la certitude. Nulle question n'est plus importante, car l'incertitude est la cause de tous les désordres, individuels et sociaux : — « Il n'y a de paix pour l'intelligence, dit La Mennais, que lorsqu'elle est certaine de posséder la vérité. » Et lorsque l'intelligence n'est point en repos, toute la personne aussi est dans l'inquiétude et l'agitation. Car les sentiments naissent des croyances et produisent les actions. La certitude est le principe et la condition de la vie morale.

Elle est aussi la condition première de la vie sociale. Car « il n'y a de paix pour les peuples que lorsqu'ils sont *certains* d'obéir à l'ordre » *(Essai,* II, p. LXX). Comment ne seraient-ils pas inquiets, s'ils ignorent où commence l'oppression, où finit la liberté légitime ? Le problème de la certitude est le problème social par excellence, celui de la solution duquel dépend la réorganisation générale du monde qu'a bouleversé la Révolution.

Jadis cette certitude existait, dans l'homme et dans la société : il y avait un fonds commun de vérités reconnues sur lequel reposait un ordre social admis. La Philosophie et la Révolution ont tout renversé : « L'homme est seul, la foi sociale a disparu. » Où retrouver ce principe d'union ?

Pas dans la science : la science telle qu'ils l'entendent, c'est celle qui traite de la matière. — Pas dans les gouvernements, qui pourraient, s'ils le voulaient, rétablir le règne de la vérité, mais qui ne le veulent pas, et qui ne songent qu'à pactiser avec la Révolution. — Pas dans le labeur individuel : nos sens nous trompent, ne nous donnent que des apparences, sans aucun rapport à la réalité des choses. Le sentiment ne prouve pas davantage : il nous donne sans doute l'évidence, et une évidence qui a parfois de la force, et même une force invincible ; mais cette force ne prouve rien, puisque souvent elle nous trompe, et se contredit elle-même, également invincible de quelque côté qu'elle incline. Le raisonnement, à son tour, est impuissant à nous procurer aucune certitude : livré aux fantaisies de la logique individuelle, il permet de tout soutenir et de tout contester : « Deux esprits partant du même point et marchant au même but ne sauraient faire quatre pas sans se séparer » *(Essai,* II, p. 12). Bien plus, un seul esprit, à deux instants différents, ne peut rester d'accord avec lui-même ; etc. Procès en règle des errements de la raison individuelle.

[1] M. Maréchal : « *La Profession de Foi du Vicaire savoyard* s'est offerte à nos pères comme une protestation de la conscience religieuse contre le matérialisme philosophique, combinée d'ailleurs avec une protestation non moins véhémente de l'âme religieuse contre ce que j'aurais appelé le matérialisme administratif et cultuel chez le clergé, parmi les fidèles et dans les églises. On entend bien que cette seconde partie était trop directement inspirée de la fréquentation récente des *philosophes* pour ne pas dépasser le but et ne pas compromettre, dans ses négations excessives et ses emportements passionnés, la cause même pour laquelle son auteur avait pris la plume. »

La Mennais n'a jamais eu l'intelligence juste du culte extérieur. Il en a vu surtout les abus. Au cours de son voyage en Espagne, il se scandalise de cérémonies religieuses où la distraction du public s'accuse trop ouvertement ; et son scandale dépasse la mesure. Il est hanté par la peur que la religion de l'esprit et du cœur ne soit étouffée sous les formes extérieures et les manifestations apparentes et sensibles de la vie religieuse. Les chrétiens de gestes et d'attitudes, qui ne sont chrétiens ni de foi pénétrante ni de pensée réfléchie ni de mœurs, pratiquent sans doute une des formes les plus déplaisantes de l'indifférence religieuse ; mais la critique, en pareille matière, va vite à l'excès ; et La Mennais n'était pas homme de mesure.

Donc la certitude n'appartient à aucun des moyens de connaître qui sont en nous : si nous prétendons ne nous fier qu'à nous-mêmes, nous ne serons, en aucun cas, certains de quoi que ce soit. S'isoler, c'est douter, et se condamner à un scepticisme incurable et universel. En fait, la certitude ne se produit pas dans l'homme individuel réduit à ses seuls moyens.

Cependant, la nature même, « l'invincible nature, » interdit à l'homme le scepticisme universel, parce qu'elle lui défend le suicide. Parce qu'il faut qu'il se conserve, « il agit, donc il croit. » Et même, les vérités qui lui sont le plus nécessaires, celles qu'il est contraint d'admettre avant toutes les autres, sont aussi celles dont il a le moins de preuves. Ainsi se forme malgré lui, dans son entendement, une série de vérités inébranlables. On les appelle vérités de sens commun. Tout ce que nous nions, tout ce que nous affirmons, c'est en nous appuyant sur le sentiment commun. Si plusieurs individus se contredisent dans leurs jugements, ce désaccord produit une incertitude « qui dure jusqu'à ce que le consentement commun ramène avec soi la persuasion. » Nous ne sommes rassurés que lorsque notre opinion particulière se trouve confirmée par l'assentiment d'autrui. Le consentement commun est en fait, pour nous, l'unique sceau de la vérité. La vérité ne peut être, pour nous, que ce qui est conforme à la raison de tous, à la raison universelle, à la raison générale, au sens commun.

L'apologétique de La Mennais consistera maintenant à démontrer que seule la religion catholique possède cette condition fondamentale de la certitude ; que le Christianisme est la seule doctrine qui soumette les esprits, et donc aussi les volontés, à la raison générale.

Apologétique qui prête, sous la plume de La Mennais, et qui se prête en soi aux plus riches développements sur des points de détail, mais qui dans son fond est ruineuse et qui a été condamnée par l'Eglise.

Apologétique dont la première victime sera La Mennais lui-même. Car, du jour où il lui semblera qu'il y a, dans la religion, dans l'Eglise, des choses qui ne sont pas conformes à la raison générale (c.-à-d. à sa raison à lui), il en conclura que l'erreur est là. Toute son évolution politique et religieuse sera déterminée par les désillusions successives que lui causeront les *formes politiques* d'abord, mais plus tard aussi les *formes religieuses* dont il attendait la réalisation de son système.

Le pouvoir, tout pouvoir, aux yeux de La Mennais, n'a l'autorité que lorsqu'il a pour lui la raison, laquelle, étant seule capable de se faire accepter librement des esprits, est la condition même de cette libre obéissance en dehors de laquelle l'usage de la force publique n'est que tyrannie, et la soumission, servitude. La grande erreur de Descartes, aux yeux de La Mennais, avait été de dissocier deux notions qui ne peuvent pas l'être sans un irréparable dam pour la destinée humaine : *la raison* et *l'autorité*. La Mennais veut les réconcilier, et avec elles, philosophie, religion et société, dans le sens commun. On voit combien la réconciliation est fragile.

Elle a été fragile pour le malheureux apologiste lui-même. D'avance se trouve dessiné, dans cette apologétique, le motif réel de sa rupture avec Rome, puisqu'il est impossible qu'un jour, étant donnée la manière dont se définissent pour lui les conditions de la liberté, elles ne le mettent pas en conflit avec cette *administration* ecclésiastique à laquelle il ne saurait consentir à soumettre sa volonté, sur des points essentiels, *à moins qu'elle ne figure à ses yeux* ou mieux ne soit *la raison même,* incarnée et visible. Mais comment gardera-t elle ce caractère à ses yeux, s'il découvre les inévitables tractations *entre l'administration religieuse et l'administration civile,* les inévitables concessions que, dans la pratique journalière que son génie domine de si haut, celle-là se voit ou s'estime obligée de consentir à celle-ci, et qui, aux yeux de La Mennais, n'ont rien à faire avec la raison générale ; — s'il voit, dis-je, ces compromissions, et plus encore, s'il en souffre ?

C'est ainsi que le même principe qui l'a porté et maintenu dans l'opposition à l'égard du pouvoir temporel, doit le porter logiquement dans la même opposition, qui dans un cas comme dans l'autre ira jusqu'à la rupture, avec le pouvoir spirituel.

Tragique évolution. Comment n'a-t-on pas réussi à l'y soustraire ? La réponse est dans le livre de M. Maréchal. C'est bien la plus mouvementée, la plus tempêtueuse des histoires. Ce sont des années de polémiques d'une incroyable âpreté, des années de batailles, de fulgurations incessantes où il n'est guère possible à un philosophe fourvoyé de se recueillir, de refaire un peu d'ordre en un cerveau malade. Car La Mennais est un malade, un émotif. Même en ces années 1815, 1816, 1817, où on pourrait le croire tout recueilli en Dieu, tout recueilli dans la préparation à ses ordinations (sous-diacre le 23 décembre 1815, prêtre le 9 mars suivant, à trente-trois ans), dans la composition de ce livre où il croit et veut travailler si purement pour la gloire de Dieu, des lettres à son frère, à ses amis, nous le montrent en proie à une angoisse, à un dégoût, à un désarroi inouï, à un trouble indicible ; il prend en horreur le sacerdoce, et non seulement le sacerdoce, mais toute l'humanité ; il ne veut plus qu'on lui écrive, qu'on lui parle de rien ; il a beau se répéter ce que son frère voudrait qu'il se répète, « *ce qui peut-être est raisonnable au fond :* LE SENTIMENT L'EMPORTE, IL M'ÉCRASE » (lettre du 27 décembre 1817) (voir aperçu de cette correspondance, *Ami* 1913, p. 625-8).

A cette date même de décembre 1817, son livre vient de paraître ; et son succès même déchaîne contre lui toutes les contradictions. Voilà La Mennais engagé dans la polémique. Et il n'était pas fait pour la polémique. Personne n'est fait pour la

polémique à jet continu. Mais lui moins que tout autre. Plus que tout autre il a besoin de paix, de recueillement, de vie intérieure. Et adieu la paix maintenant ! Tout le monde l'attaque, et il attaque tout le monde. Libéraux, royalistes, gallicans, protestants, philosophes comme Maine de Biran, l'Université, la Censure, tout le monde fait front contre lui, le monde politique, le monde religieux, le monde où l'on pense, et surtout le monde où l'on ne pense pas.

Car c'est son malheur de rencontrer sur sa route des adversaires si pitoyables, si misérables, dont la vilenie morale et la pauvreté intellectuelle ne peuvent que l'exaspérer, l'ancrer dans son erreur, d'autant que ce n'est pas principalement sur son erreur fondamentale qu'on l'attaque, mais sur des à-côté, sur son ultramontanisme par exemple, où c'est lui qui a raison. Et de voir ses adversaires se mettre toujours dans leur tort, il conclut instinctivement que c'est toujours de son côté qu'est la raison.

Lui qui écrit, au tome II de son *Essai*, des pages si belles, si tragiques même dans ce qu'elles ont d'excessif, sur le malheur de la raison qui s'isole, qui s'abandonne à elle-même, qui dès lors est condamnée à s'éteindre dans le scepticisme absolu, qui ne peut que conduire à la destruction même du genre humain, en détruisant la foi, la vérité, l'amour (*Essai*, t. II, p. 19, 244 250, etc, édition Pagnerre, Paris 1844) ; — lui qui s'appuie avec tant de complaisance sur le témoignage de Fénelon écrivant au P. Lami que « notre mal ne consiste que dans notre passion pour raisonner : c'est notre sagesse intempérante et éloignée de toute sobriété, laquelle nous travaille comme une fièvre ardente qui met en délire ; c'est la vaine curiosité d'un esprit qui veut toujours tenter l'impossible, et qui ne peut ni sortir de son ignorance, ni la supporter humblement en paix... L'homme prétend, à force de raisonner, se guérir d'un mal qui est l'intempérie du raisonnement même : c'est en arrêtant notre raisonnement téméraire que nous guérirons notre raison » : — c'est ce même homme en qui son ami Berryer, dès 1822, voit une victime de la manie raisonnante, victime jusqu'à l'apostasie. C'était au cours d'un entretien où La Mennais, en verve, développait les plus magnifiques considérations sur les sujets les plus variés, sur l'Eglise militante, souffrante, triomphante. Tout à coup, Berryer l'interrompt, épouvanté :

— Vous me faites peur !
— Et pourquoi ?
— Je vois que vous deviendrez chef de secte !
— Jamais ! Plutôt rentrer dans le sein de ma mère que sortir du giron de l'Eglise !
— Je vous dis que vous en sortirez ! Je vous en vois sortir !
— Et pourquoi ? Et comment ?
— Pourquoi ? *C'est que vous suivez inexorablement vos idées où elles vous mènent, sans qu'aucune considération puisse vous arrêter ; c'est que votre esprit domine tout sans que rien le domine.*

A quelques années de là, Ch. Sainte-Foi (de son vrai nom Eloi Jourdain, né 1805, † 1861) recevait la même impression de sa première entrevue avec le maître, dès le soir de son arrivée à La Chesnaie (1828) :

... Sa logique, qui a convaincu tant d'esprits et soumis tant d'intelligences, finit presque toujours par le vaincre lui-même, en l'entraînant vers des conséquences trop éloignées.

Dès qu'il aborde un sujet, il se donne, il se livre à lui, il s'en remplit l'esprit, le cœur, l'imagination et la volonté. Il s'enlace lui-même dans les liens que forme sa dialectique, jusqu'à y perdre sa liberté. Vous diriez Laocoon broyé dans les plis et les replis des serpents qui enserrent ses membres. Il est la victime de ses propres pensées, et son âme est le martyr de son intelligence. Cet homme *aimera mieux se jeter tout vivant dans l'enfer, que de reculer devant les conséquences d'un principe dont il s'est fait l'esclave ;* car pour lui l'enfer c'est l'inconséquence ou ce qu'il prend pour elle...

Ch. Sainte-Foi note aussi le déséquilibre de cette âme :

Ses pensées ne sont pas situées sur le même plan que ses sentiments, et ses sentiments eux-mêmes ne sont pas au même niveau que ses impressions et ses actes... Pour bien connaître cet homme, il ne faut pas le considérer dans son ensemble, car on n'aurait de lui qu'une idée incomplète ; ou plutôt, *il n'y a pas en lui d'ensemble ou d'unité...*

Amour excessif de la forme encore chez La Mennais, qui la cherche « quelquefois même un peu trop dans les ouvrages où elle devait sembler le moins nécessaire. » Ch. Sainte-Foi conjecture que c'est cet amour de la forme qui lui a peut-être fait trop négliger les auteurs scolastiques et les historiens ecclésiastiques du moyen-âge :

C'était là sa partie faible, ajoute-t-il avec une rare perspicacité, et son exemple prouve qu'on ne néglige point impunément l'étude de ces livres, où la Tradition et la science sont résumées si fidèlement, et dont la lecture est indispensable à quiconque veut initier son esprit aux mystères de la théologie... *Si M. de La Mennais avait mieux étudié les théologiens scolastiques, et particulièrement S. Thomas* qui les résume tous, il aurait évité bien des erreurs, il aurait attaché moins d'importance à certaines doctrines problématiques qui lui paraissaient fondamentales. Sa controverse aurait été plus sérieuse, plus nourrie de faits et d'idées, plus calme et plus digne... Son malheur est d'avoir été trop philosophe et de n'avoir pas été assez théologien.

II. — Sur La Mennais et le romantisme, on relira les trois monographies publiées par M. Maréchal lui-même il y a une vingtaine d'années : *La Mennais et Sainte Beuve ; La Mennais et Victor Hugo* (Paris, Savaète) ; *La Mennais et Lamartine* (Paris, Bloud).

Sur Lamartine, l'emprise de l'*Essai* tint du coup de foudre. L'*Essai* avait paru en décembre 1817 : Lamartine ne se presse pas de le lire. C'est en ce mois même de décembre que se meurt Mme Charles, l'*Elvire* du poète ; et cette mort a posé pour lui, dans toute son ampleur et sa violence, le problème de la foi. C'est la foi qui a consolé Mme Charles de mourir. C'est la foi qui pourrait consoler aussi Lamartine. Mais il n'a plus la foi ; du moins il ne croit plus l'avoir. Il traverse (il a vingt-sept ans alors) une de ces crises de pensée et de sentiment,

de vague et de demi-foi qui dans sa vie alterneront avec des retours sincères. S'il n'est plus croyant par l'esprit, ne pourra-t-il le redevenir par le cœur? La solution que, quelques mois plus tôt, pour réconforter Elvire, il a esquissée dans l'*Immortalité,* ne pourra-t-il l'adopter et s'y tenir pour lui-même? A défaut de la raison, que les contradictions de la philosophie déçoivent et troublent, le sentiment ne lui suffira-t-il point pour affirmer les grandes vérités morales et religieuses et rendre la paix à son cœur?...

C'est dans cet état d'âme qu'il ouvre, l'été de 1818, le livre de La Mennais. Et tout de suite il est saisi, conquis. Il écrit à son ami d'enfance, le fidèle Aymon de Virieu (8 août 1818) :

Félicite-moi, je suis enfin tombé sur du beau, même sur du sublime. Cela s'appelle *Essai sur l'indifférence en matière de religion.* Cela est fait, dit on, par un très jeune abbé! (La Mennais avait trente-six ans, mais n'était prêtre en effet que depuis deux ans). C'est magnifique, pensé comme M. de Maistre, écrit comme Rousseau (comme ceci est vrai! et quelle critique de La Mennais dans cette seule comparaison!). fort, vrai, élevé, pittoresque, concluant, neuf, enfin tout...

Concluant... Lamartine en effet ne s'en tient pas à un enthousiasme purement littéraire ; et trois jours après (11 août), il écrit toujours au fidèle Virieu, en lui envoyant quelques vers de son Ode à la *Foi,* ardente affirmation du désir de croire :

Heureux l'homme qui croit, heureux celui qui espère seulement comme je croyais, comme j'espérais avant un malheur sans remède (la mort d'Elvire)! Je donnerais mon reste de jours pour un grain de foi, non pas pour soulever les montagnes, mais pour soulever le poids de glace qui me pèse sur l'âme. Je la demande aux livres, je la demande à la raison, je la demande au ciel, je veux la demander aux œuvres aussi : je l'obtiendrai peut-être. La foi serait si bien faite pour nous autres malheureux, qui ne sommes pas du tout, non, pas du tout de ce monde, qui ne vivons pas de sa vie, qui ne sommes pas heureux de son bonheur, qui ne nous nourrissons pas de son pain! Où nous appuierons-nous si cet appui mystérieux nous manque toujours?

Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière!
Pars du sein du Très Haut, rayon consolateur!
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur!
Hélas! je n'ai que toi! Dans ces heures funèbres
Ma raison qui décroît m'abandonne aux ténèbres;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau!
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière!
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière,
Tiens-moi lieu du soleil que je ne vais plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir!

Voilà les vœux que je me fais, et que je te fais aussi de toute mon âme...

Dans ces vers haletants dont il envoie la primeur à Virieu, et tout le long de cette Ode à la *Foi,* composée en cette première quinzaine d'août, la tête encore brûlante de l'éloquence mennaisienne, on perçoit l'écho de l'apologétique de l'*Essai,* la soif de prouver à la raison individuelle son impuissance, le « néant » de toutes les philosophies, la joie de découvrir, au sortir de ce « désert, » la foi qui le ramène « à son riant matin, » cette foi qui seule explique l'énigme de la destinée, cette foi, héritage transmis d'âge en âge et qui doit pénétrer l'âme dès l'enfance, se fondre à tout notre être pour enfin,

... quand l'homme a passé son orageux été,
Donner son fruit divin pour l'immortalité...
J'embrasse d'un regard la destinée humaine :
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne.

Lamartine n'a pas été seulement lecteur de La Mennais ; il l'a fréquenté dans les salons du noble faubourg (printemps de 1819); il est tombé sous le charme, comme tout le monde ; il est entré en correspondance avec lui ; il s'est lié d'amitié avec quelques-uns des plus pieux amis du La Mennais d'alors, Bonald, Genoude, Mathieu de Montmorency, surtout le jeune duc de Rohan (qui, à quelques années de là, sera archevêque de Besançon et cardinal).

Le fruit en sera une bonne douzaine d'années de vie sérieusement chrétienne, de 1820 au Voyage d'Orient, juillet 1832, d'où il rentre en France, en septembre 1833, fort désenchanté, et bientôt chancelant dans sa foi.

Toutefois, ce n'est pas à la suite du Voyage d'Orient qu'il a perdu la foi, ou plutôt, ce n'est à la suite que chronologiquement, mais non logiquement. On a cru longtemps que c'était ce voyage qui avait déterminé la crise. On l'a cru sur la foi même du *Voyage* imprimé (condamné par l'Eglise, Décret du 22 sept. 1836). Mais ce n'est pas du tout ce texte imprimé qui représente la pensée de Lamartine au cours du voyage lui-même. M Maréchal a retrouvé le manuscrit original rédigé par le poète en 1832 et 1833; et il en ressort que celui-ci, en rentrant en France, l'automne de 1833, était encore chrétien. Mais il n'a publié son livre qu'en avril 1835; et de cette seconde et définitive rédaction ont disparu les plus belles professions de foi de l'auteur, pour faire place à des pages nuageuses, hasardeuses, ou en opposition directe avec la doctrine de l'Eglise.

Que s'était-il passé dans cet intervalle d'octobre 1833 à avril 1835? Il s'était passé la défection de La Mennais, signifiée au monde par la publication (en mai 1834) des *Paroles d'un Croyant.* L'Encyclique *Singulari nos,* qui condamne les *Paroles,* est du 24 juin 1834 ; et c'est au mois de juillet suivant que Lamartine pousse dans un sens moins chrétien la revision du manuscrit du *Voyage,* — dans le sens, en somme, du pseudo-christianisme social dont les *Paroles* sont la formule la plus âcre, mais qui était déjà celui de La Mennais depuis plusieurs années et qui va être maintenant et pour longtemps, sous diverses influences nouvelles, sous l'influence surtout du satanique Dargaud, celui de Lamartine.

Sur ces fléchissements et évolutions de la pensée religieuse de Lamartine, voir *Ami* 1913, p. 1041-48 ; 1914, p. 49-56, p. 193-198. Un travail très captivant sur *La Jeunesse inquiète de Lamartine* vient d'être donné à la *Revue hebdomadaire,* 29 août, 5, 12 et 19 sept. 1925, par M. Maurice Levaillant, professeur au lycée Condorcet.

Ce qu'on lira surtout de M. Levaillant, c'est le volume qu'il vient de donner à la *Collection d'auteurs français d'après la méthode historique*, publiée sous la direction aussi docte que chrétienne de M. des Granges : LAMARTINE **Œuvres choisies** disposées d'après l'ordre chronologique, avec biographie, notes critiques, grammaticales, historiques, notices et illustrations documentaires (in-12 de XXII-1068 p., 11 f. 50, relié 13 f. 50, Paris, Hatier). M. Levaillant, critique et poète aussi, est un de nos meilleurs connaisseurs de l'époque romantique, dont il a pénétré l'âme avec une sympathie toute fraternelle. Son livre est ce qu'il y a de mieux désormais pour étudier et connaître Lamartine, sa poésie, sa poétique, le développement de son talent et de sa pensée (non pas spécifiquement de sa pensée religieuse non plus que de sa pensée politique, puisqu'il s'agit d'une étude surtout littéraire : mais l'essentiel y est). Un goût très sûr a présidé au choix des Extraits de l'œuvre de Lamartine, qui comprend trois ouvrages à l'Index : *Jocelyn, La Chute d'un Ange, Voyage en Orient*. Il n'est pas inutile de rappeler, — à l'adresse de quelques lecteurs qui parfois l'oublient, — qu'il n'est pas défendu de présenter des Extraits d'Œuvres condamnées : l'essentiel est que ces Extraits soient bien choisis et ne portent que sur des pages exemptes de venin. Et c'est le cas ici. C'est le cas, généralement, pour toutes les anthologies classiques, encore qu'il y ait des exceptions : telle édition de la IIIe partie du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet est accrue d'annotations qui sont une horreur. Mais c'est une exception ; et nous avons tous eu entre les mains, dans nos jeunes années, des Extraits de Montaigne, de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu, de Diderot, etc. ; et il n'est pas d'anthologie des auteurs du XIXe siècle qui n'ait quelques pages de *Notre-Dame de Paris*, ou de George Sand, des Dumas, de Michelet, de Quinet, de Loti, etc., tous auteurs condamnés ou condamnables.

C'est la première fois qu'une Vie de Lamartine est écrite en tenant compte de toutes les recherches de la critique contemporaine. Trop longtemps on s'est contenté du témoignage de Lamartine lui-même. Celui-ci s'est plu souvent à déformer sa propre histoire en l'enveloppant du voile d'or d'une légende attendrissante qu'à distance il jugeait infiniment poétique. M. Levaillant fait œuvre d'historien et déchire le voile, et la poésie n'y perd rien : la réalité enferme plus de vraie et vivante poésie que la trop complaisante légende. La vie de Lamartine se déroule ici à la façon d'un vaste poème dramatique en 4 actes : 1° *La formation du poète*, 1790-1820 ; — 2° *La Gloire*, 1820-1830 : 1820, apparition des *Méditations*, le plus éclatant triomphe poétique du siècle ; 1823, *Nouvelles Méditations*, puis *La Mort de Socrate, Le dernier chant du pèlerinage de Child Harold*, écrit sur la tombe de Byron (Lamartine nous y évoque un Byron imaginaire achevant son Pèlerinage par une répudiation de son Dieu aveugle et fatal et une conversion au Dieu de la révélation chrétienne) ; *Le Chant du Sacre ; Les Harmonies*, publiées en juin 1830, le recueil le plus profondément chrétien du poète ; — 3° *Les grands Desseins*, 1830-1849 : la vocation politique et sociale et les mécomptes ; — 4° *L'Abdication*, 1849-1869 : abdication loyalement acceptée, mais non repos : tableau d'une vieillesse douloureusement laborieuse, vouée aux « travaux forcés littéraires, » couronnée par une mort chrétienne où le poète fut assisté par l'abbé Deguerry, curé de La Madeleine, le futur martyr de la Commune (Levaillant, p. 1054-5).

Sur Lamartine, voir encore : *Le Secret du Cèdre : Lamartine en Orient*, par Henry Bordeaux, *R. des D. Mondes*, 15 juin et 1er juillet 1925 ; — et, dans *Revue de Paris*, 1er et 15 oct., 1er novembre 1925, publication, par M. Barthou, de *Lettres de Lamartine à Aimé Martin*, qui fut le fidèle ami du poète, mais ne partagea jamais sa foi. Polygraphe universel, Aimé Martin (né 1781, † 1847) a laissé une tragédie, une comédie, un recueil de contes et nouvelles en prose et en vers, des éditions et études critiques de Bernardin de Saint-Pierre († 1814), dont il fut dans sa jeunesse le disciple et le familier, de La Rochefoucauld, de La Fontaine, de Racine, de Boileau, etc., un Plan de Bibliothèque universelle, des *Lettres à Sophie* sur la physique, la chimie, l'histoire naturelle, des Essais ou Entretiens de morale, surtout (1834) son livre sur *l'Education des mères de famille* ou *la Civilisation du genre humain par les femmes*, ouvrage qui fut mis à l'Index (il ne figure plus au nouveau Catalogue), qui est fielleusement antichrétien, et sur lequel Sainte-Beuve lui-même faisait les réserves suivantes :

« Nous portons un jugement autre que le sien sur le christianisme catholique, sur ses grandes institutions, ses Sacrements et ses mystères, sur la sainteté des vierges, sur le célibat des prêtres. Nous croyons qu'il y a dans la nature un reste de mal, qu'il faut attaquer par le sacrifice, et contre lequel la nature elle-même est infirme sans une sorte de grâce. — Et puis, quand on aurait trouvé théoriquement quelle devrait être l'éducation des mères de famille, ne faudrait-il pas que cette éducation pût matériellement s'adresser à toutes? Dès lors *voilà la question du grand nombre et des pauvres qui revient*, question plus terrible et plus funeste encore dans la destinée de la femme que dans celle de l'homme... » (Sainte-Beuve, 1er mai 1834, *Premiers Lundis*, II, p. 264-8).

Déjà en 1831 Lamartine avait soumis à son ami des réserves du même genre, à propos de son *Abrégé critique de l'histoire du Christianisme*. Pauvre Aimé Martin ! on ne le lit plus ; et si son nom éveille encore quelque écho, il le doit à l'amitié de Lamartine, et aussi à l'honneur que l'abbé Gorini lui a fait de lui ménager une place, dans sa *Défense de l'Eglise*, parmi les écrivains contemporains dont il redresse les erreurs. Il est mort le 22 juin 1847. Lamartine, parlant sur sa tombe, a salué, dans une péroraison magnifique qu'il suffirait à la mémoire du défunt d'avoir inspirée, la chère espérance de se réunir avec lui « dans le sein de ce Dieu qui a créé l'amitié pour faire supporter la terre et qui a créé la mort pour faire regarder au-delà du tombeau. »

M. Barthou, éditeur de cette Correspondance de Lamartine et d'Aimé Martin, vient encore de recueillir une demi-douzaine d'études infiniment attachantes : **Autour de Lamartine** (in-16 jésus de 224 p., sur beau papier, 41 illustrations, 12 f., Paris, Payot). Il écrit en sur-titre : *Voyage à travers mes livres ;* et l'on sait ce que c'est que « les livres, » la « librairie » de M. Barthou, un musée de curiosités littéraires du plus haut prix, livres rares, autographes, correspondances inédites, œuvres d'art, toute une galerie de documents intéressants pour l'histoire littéraire du XIXe siècle, pour l'histoire du romantisme surtout. M. Barthou replace Lamartine dans son cadre, dans ses origines de province et de famille, famille dont le premier aïeul connu vivait au XVIe siècle, à Cluny, et qui ensuite, en 1651, a acquis la noblesse de robe et la noblesse d'épée : au XVIIIe siècle, des actes judiciaires orthographient : « de la Martine; » Lamartine a toujours écrit en deux mots simplement : « de Lamartine, » sans d'ailleurs se targuer jamais de sa particule, à l'encontre d Hugo, qui de tous les grands romantiques est celui qui a prétendu avec le plus de force au titre de noblesse et qui pourtant y avait « peut-être le moins de droit. » M. Barthou a trouvé une lettre d'Hugo. du 26 mai 1828, adressée à un rédacteur de *L'Oracle*

Européen, qui lui avait demandé des notes sur sa vie, son origine, son œuvre : « Né à Besançon, répond Hugo, d'une famille lorraine, anoblie en 1535 dans la personne de Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine. » Ces titres de noblesse ont été contestés à Hugo ; « et la seule chose certaine, c'est que Victor Hugo avait pour grand-père un menuisier de Nancy. »

M. Barthou montre les influences successives qui ont agi sur Lamartine : son père, de carrière militaire, capitaine à la veille de la Révolution, blessé au Dix-Août, emprisonné alors, évadé, réfugié à Mâcon où il est de nouveau interné et ne doit qu'au 9 Thermidor la liberté et la vie ; un oncle prêtre ; une mère admirable, chanoinesse à quinze ans, mais de plus de sentiment que de doctrine ; — la fatale Elvire († déc. 1817) et les années de deuil qui ont suivi, 1818-1819, « l'époque voluptueuse de ma vie, dira-t-il plus tard, voluptueuse et immorale, entre mon amour que je pleurais et mon amour que je pressentais ; » — le mariage (1820) et la femme forte, de foi robuste, qui essaiera, point toujours avec succès, de l'arracher à l'emprise impie de Dargaud ; — Valentine enfin, sa nièce bien-aimée, qui fut l'Antigone de ses vingt dernières années, qui lui voua un culte inexprimable, une véritable « dévotion, » la plus ardente, la plus totale des dévotions, offrant pour lui toutes ses prières, toutes ses journées, tout son être, pour son bonheur en ce monde et en l'autre († 1894).

M. Barthou est un fervent de Lamartine ; et sa ferveur l'a bien inspiré. Elle se communiquera à ses lecteurs. Brunetière un jour conjecturait qu'entre les grands poètes du XIXe siècle c'est probablement à Lamartine que la postérité assignerait le premier rang. Cette postérité naît déjà. Trop longtemps on s'est laissé assourdir par le grotesque tintamarre de la liturgie hugolâtrique. Et ce n'est pas seulement le poète que M. Barthou célèbre en Lamartine : c'est l'orateur aussi : — « A partir de 1840, écrit-il, il fut l'un des plus grands, et, pour exprimer toute ma pensée, je dis sans hésiter après avoir lu tous les autres, qu'il fut le plus grand des orateurs de la monarchie de Juillet... ; et en 1848, le plus grand orateur de son époque et l'un des plus admirables tribuns que l'humanité ait connus » (p. 69, p 37). L'éloquence est le son que rend une grande âme, et Lamartine fut une âme grande et haute. Quand il entra à la Chambre, comme on lui demandait où il siégerait, il répondit : *Au plafond*. Ce n'est pas un mot qu'il a voulu faire ce jour-là ; il a exprimé une réalité profonde. Mais, s'il siégeait au plafond, au-dessus des partis, il en savait descendre aussi et prendre contact avec la tribune où il a maintes fois formulé des vues qui, incomprises sur l'heure, se sont révélées ensuite prophétiques. Cette grande âme a connu des faiblesses et des illusions, mais est restée accessible au repentir, à des repentirs qui l'ont souvent régénérée au cours d'une vie de près de quatre-vingts ans, qui ont sanctifié son agonie, et d'où l'on aimera toujours à dégager des leçons morales d'un noble exemple [1].

III. — A l'occasion du IIIe centenaire de l'établissement de la Congrégation de la Mission (Lazaristes) par S. Vincent de Paul (17 avril 1625), M. Coste, le docte et pieux éditeur des Œuvres de S. Vincent, a retracé l'œuvre de sa Congrégation dans les Missions Etrangères (*Revue d'Histoire des Missions*, sept. 1925). S. Vincent, en 1625, ne songeait qu'à donner des missions dans les villages, alors fort déshérités de secours religieux.

C'est sur ce dessein premier que sont venues se greffer successivement d'autres œuvres. Pour assurer le fruit des missions, il fallait, dans les paroisses rurales, des curés instruits et zélés. D'où les œuvres sacerdotales : séminaires (qui furent rapidement au nombre de quinze, aux quatre coins de la France : Troyes, Meaux, Marseille, Annecy, Agde, Périgueux, Montpellier, Tréguier, etc.), retraites d'ordinands, conférences ecclésiastiques.

Bientôt les nouveaux missionnaires se voient appeler hors des frontières de France : à Rome, à Gênes, à Turin, à Varsovie (où la reine est princesse française), en Irlande et en Ecosse ; puis, hors même d'Europe, en Afrique, sur les côtes barbaresques, où des milliers de chrétiens gémissent dans l'esclavage, et à Madagascar, pour subvenir aux besoins religieux des colons que la Société des Indes a installés au Sud de l'île.

Ces Missions de Barbarie et de Madagascar sont les seules que S. Vincent ait fondées en pays infidèles [2]. On dut, en 1674, abandonner Madagascar, provisoirement, croyait-on, mais ce provisoire se prolongea plus de deux siècles. En revanche, on put s'établir en 1712 dans l'île Bourbon, et en 1722 dans l'île Maurice, qui n'en sont guère éloignées.

Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que la Providence appelle les Lazaristes à donner à leurs Missions à l'étranger un puissant développement, à la suite de la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773. Les Jésuites étaient une grande Congrégation missionnaire ; ils avaient de nombreux et flo-

[1] Vient de paraître encore, en ce début de janvier, un **Lamartine** de Paul Hazard, in-8 de 120 p, 6 f, Paris, Plon, dans la Collection inaugurée l'an dernier sous ce titre : *Nobles vies, grandes œuvres*. Grande, l'œuvre de Lamartine le reste, comme on vient de le redire : et noble, sa vie le fut aussi, malgré des faiblesses qui n'ont jamais entamé la droiture de son caractère : tout ce qu'on a publié de lui depuis sa mort n'a fait que le grandir, ce qui n'est pas le cas pour la plupart de nos hommes de lettres. Et M. Hazard, son nouveau biographe, est un des maîtres les plus sympathiques de notre haut enseignement, et le plus autorisé de nos spécialistes ès choses italiennes, ce qui n'est pas d'un mince secours pour l'étude de Lamartine, dont l'œuvre est traversée d'un si pénétrant reflet de la beauté italienne.

[2] S. Vincent avait eu des desseins bien autrement vastes. Il avait songé à l'Arabie et fit des ouvertures en ce sens (1648) à la Propagande, qui accueillit favorablement sa demande : on ne sait pourquoi le projet ne fut pas mis à exécution. — Il avait songé aussi à la Perse, et désigné déjà, pour l'y envoyer, l'un de ses assistants ; mais ce n'est qu'au XIXe siècle que le dessein passera à l'acte. — Il avait songé surtout à la Chine ; et quand il envoya ses fils à Madagascar, il leur recommanda d'embrasser dans leurs travaux les îles adjacentes et même de passer jusqu'en Chine. Mais ce n'est qu'après sa mort que quelques-uns de ses fils pénétrèrent (1697) dans la Chine du Sud. Ils furent en butte à toutes sortes de persécutions ; le chef de la Mission passa dix-neuf ans et neuf mois en prison ; le dernier survivant mourut en 1746. Les Lazaristes ne reprendront pied en Chine que plus de trente ans après, à la suite de la suppression de la Compagnie de Jésus.

rissants établissements dans le Levant, en Chine et aux Indes. Eux supprimés, il fallait bien pourvoir à l'avenir de leurs Missions.

Dans le Levant, ce sont les Jésuites eux-mêmes qui font inviter les fils de S. Vincent de Paul à recueillir leur succession. On ne demandait pas à ceux-ci de fournir d'un seul coup tout le personnel des Missions, ce qui n'était ni nécessaire ni possible, mais seulement de remplacer les Jésuites à mesure que la mort, l'âge ou les infirmités feraient des vides. Il s'agissait d'assurer le fonctionnement d'œuvres fort nombreuses : écoles, éducation des clercs, missions, direction des religieuses, réforme du clergé, etc. Après enquête, le Supérieur général de St-Lazare accepte, et envoie un premier groupe de dix-sept de ses prêtres (janvier 1784), répartis entre neuf maisons du Levant. Depuis, ils ont rayonné et fondé des collèges à Constantinople, Smyrne, Damas, Antoura, des écoles à Cavalla, Santorin, Monastir, un Séminaire et une paroisse à Salonique, des écoles encore en Palestine, à Jérusalem et à Tabgha (près Tibériade, etc.).

En Chine, le choix de la Congrégation qui devait prendre à Pékin la succession des Jésuites fut laborieux. On lira avec intérêt les explications qu'en donne un Jésuite de Pékin, le P. Amiot, dans une lettre à Bertin, ministre d'Etat à Paris :

Il n'en est pas de la Mission de Pékin comme des autres. Dans celles-ci, le zèle, le travail, la piété, la bonne volonté peuvent absolument suffire. Il faut tout cela à Pékin et quelque chose de plus encore : il faut de la science et du talent ; il faut tâcher d'être agréable au souverain ; il faut se rendre utile au gouvernement. Ce ne sera jamais qu'à ces conditions qu'on nous permettra d'y prêcher l'Evangile. Il n'y a que des services tels que ceux que nous avons rendus jusqu'ici au moyen de nos sciences et de nos arts, qui peuvent engager les Chinois à souffrir des étrangers parmi eux, surtout des étrangers qui se proposent pour principal objet celui de réformer leurs mœurs et de détruire le culte reçu. Otez ces services ; bientôt tous les missionnaires, tant de la capitale que des provinces sans aucune exception, seront expulsés, et la religion chrétienne sera entièrement abolie dans l'empire le plus florissant de l'Asie. On ne saurait faire la mission à Pékin sans y être appelé par l'empereur, et l'on n'y saurait être appelé si l'on ne fait parade de quelque titre qui annonce quelque talent pour les sciences ou pour les arts. La peinture, l'astronomie, la musique, l'horlogerie, la chirurgie et les différentes branches des mathématiques sont les titres ordinaires sous lesquels nous avons été admis jusqu'à présent. Un chirurgien est encore ici un homme nécessaire, et il peut, par des services qui intéressent la santé et la vie même de ceux qui les reçoivent, procurer, lui seul, plus de protecteurs à notre sainte religion et à ceux qui la prêchent que ne peuvent le faire tous les autres missionnaires ensemble avec tous leurs talents réunis. Ceux qui nous remplaceront ayant une fois pourvu la Mission de Pékin de ces cinq ou six personnes, qui exigent des attentions particulières de leur part, tout le reste ira de soi-même, et ils n'auront pas plus de peine à y pourvoir qu'ils n'en ont à pourvoir à leurs autres Missions ; ils pourront y faire venir autant de missionnaires qu'il leur plaira... Il ne s'agira que de leur donner, en les proposant, le titre général de mathématiciens...

Et le P. Amiot propose les prêtres des Missions Etrangères :

Qu'on agrège à cette Congrégation les missionnaires de la Chine ci-devant Jésuites, et qu'on lui cède toutes leurs possessions, tant pour le spirituel que pour ce qui a rapport au temporel, tout rentrera dans l'ordre, ou, pour parler plus exactement, rien ne sortira ou ne s'écartera de l'ordre. Elle trouvera des chrétientés toutes formées et des maisons où elle n'aura qu'à loger les siens, à mesure que les anciens missionnaires viendront à manquer.

La Société des Missions Etrangères n'accepte pas, n'ayant pas dans son sein les savants qu'on juge nécessaires à Pékin. On songe alors aux Lazaristes :

Un corps savant, — lisons-nous dans un Rapport au Ministre de la Marine, — un corps savant peut seul remplir les vues du Gouvernement, et malheureusement celui des Missions Etrangères ne l'est pas. Il faut convenir que rien n'est aussi loin de lui que toute espèce de science qui n'a pas un rapport direct avec la conversion des peuples. Plus malheureusement encore on ne connaît de Sociétés savantes que celles des Bénédictins de St-Maur et des Oratoriens. Les sujets de la première ne sont pas propres à cette Mission ; les autres conviendraient parfaitement à celle de Pékin ; mais serait-il possible de faire vivre ensemble des Jésuites et des Oratoriens ? Ainsi, tout bien examiné, je pense que, de tous les corps ecclésiastiques connus dans le royaume, celui de St-Lazare est le seul auquel on puisse confier la Mission de Pékin. J'ai déjà observé que ce n'était pas une Société savante ; mais elle est trop nombreuse pour qu'on ne trouve pas, entre tous ses membres, quelques prêtres propres aux fonctions dont il s'agit ; et quant à ce qui regarde les arts, leurs frères laïcs rempliront facilement cette partie.

Mais St-Lazare suit l'exemple des Missions Etrangères et ne croit pas pouvoir accepter. A trois sollicitations successives le Supérieur Général répond par un triple refus. Mais le Ministre de la Marine persiste dans son offre, et sur un ton qui ne permet plus guère de se dérober. St-Lazare choisit, pour Pékin, deux prêtres et deux Frères : deux prêtres qui ont enseigné déjà les sciences et suivi des cours au Collège de France (Collège royal) et au Museum (Jardin du Roi) ; deux Frères dont l'un a été horloger avant d'entrer en religion, et l'autre, fils d'un chirurgien de Dijon, a travaillé aux hôpitaux de Dijon et suivi des cours à Paris (mais celui-ci, au dernier moment, ne se sentit plus le courage de partir : on sait que les religieux ne peuvent être envoyés en pays de Missions que sur leur demande, à moins évidemment qu'ils ne soient entrés dans une Congrégation dont les Missions étrangères sont le but unique).

Les trois Lazaristes arrivent à Pékin en avril 1785 et y sont cordialement reçus par les Jésuites. Le territoire qui leur échoit est immense ; et la Propagande, au cours du XIXe siècle, en répartira de vastes districts entre d'autres Congrégations : Franciscains en 1839 (au Houpé), Jésuites en 1840 et 1856 Pères de Scheut et Missionnaires de Milan en 1865. Il reste aux Lazaristes aujourd'hui, en Chine, onze Vicariats apostoliques, dont cinq dans le Tchely, quatre dans le Kiangsi et deux dans le Tchekiang. Dieu a béni leurs travaux : il leur a donné deux Bienheureux, Jean-Gabriel Perboyre et François-Régis Clet ; une dizaine d'autres Pères

sont tombés massacrés, décapités ou brûlés par les païens ; d'autres sont morts de privations dans leurs prisons. Ils ont donné à la science un explorateur de premier mérite, Armand David, et des écrivains comme MM. Huc et Gabet, dont le mérite littéraire égale la portée scientifique.

Tandis que les Lazaristes français s'établissaient à Pékin, les Lazaristes portugais remplaçaient aux Indes, à Goa, et dans la Chine méridionale, à Macao, les Jésuites portugais, y fondant et dirigeant des Séminaires pour préparer de jeunes indigènes à l'état ecclésiastique. Puis, quand la Révolution de 1833 eut supprimé les Ordres religieux, le Portugal cessa d'envoyer des missionnaires en Orient, et les œuvres s'éteignirent, faute d'hommes et de ressources. — Les Lazaristes sont rentrés en Hindoustan en 1921 : ils y ont fondé, à Cuttack, aux bouches du Mahanaddi (province d'Orissa), une maison de missions.

Voilà pour le Levant, la Chine et l'Hindoustan. En Asie encore, à la suite des démarches d'Eugène Boré, le premier orientaliste de France et peut-être d'Europe, qui, chargé de missions scientifiques en Perse par l'Académie des Inscriptions, entra ensuite dans les Ordres (1850), se fit Lazariste et devint Supérieur Général de la Congrégation († 1878), ils se sont établis en Perse. Ils y ont fondé des écoles et maintiennent dans la foi les catholiques qui y sont noyés dans la masse des nestoriens et des musulmans et sans cesse exposés à la propagande méthodiste américaine. Là aussi, Dieu leur a fait l'honneur de verser leur sang pour son nom : Mgr Sontag, Vicaire apostolique, est tombé à Ourmiah, le 27 juillet 1918, sous les coups des Kurdes, avec trois de ses confrères et de nombreux chrétiens. Dix Pères y sont encore, qui auraient bien besoin d'être décuplés.

On a vu plus haut que c'est vers l'Afrique que se sont portés les premiers regards missionnaires de S. Vincent de Paul. La souveraineté du Sultan s'étendait sur tout ce qu'on appelait alors la Barbarie (Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine). C'était l'enfer des esclaves chrétiens. Pour ces malheureux, à Alger et à Tunis, les prêtres de la Mission ont été ce qu'est le meilleur des curés pour ses paroissiens. Les trois premiers Supérieurs de la Mission d'Alger reçurent le titre de vicaires généraux de Carthage ; les deux suivants, celui de Vicaires apostoliques d'Alger. Jean Le Vacher[1] fut le premier Vicaire apostolique de Tunis et d'Alger : titre qui se perpétue chez ses successeurs jusqu'en 1798, date de la mort de Mgr Alasia. Au XIXe siècle le titre de Vicaire apostolique d'Alger est de nouveau porté par les deux Lazaristes Chossat (1823-1825) et Solignac (1825-1827). En 1838, la France fait rétablir le siège épiscopal d'Alger, dont le premier titulaire est Mgr Dupuch, prêtre du diocèse de Bordeaux[1]. Nos évêques d'Algérie rappellent les prêtres de la Mission, que la guerre avait chassés, leur confient les Séminaires diocésains et le soin de donner des missions dans les campagnes.

[1] Jean Le Vacher (1619-1683), un des premiers compagnons de S. Vincent, envoyé par S. Vincent à la mission de Barbarie au lendemain de son ordination sacerdotale (1647). Sur la dénonciation d'un renégat anglais, on l'attache à la gueule d'un canon de 7 mètres qui défend l'entrée du port d'Alger, on le met en demeure d'apostasier, il refuse, le coup part, et la moitié de son corps est projetée en mer. Voir *Ami* 1919, p. 1175-6, ce que nous en avons dit à propos de sa Vie écrite par M. Gleizes, Vie qui doit servir d'introduction pour sa cause de béatification.

En Afrique encore, nous les retrouvons en Égypte, à Alexandrie, où ils ont un grand collège ; — à Madagascar, où S. Vincent les avait installés en 1648 : une série de naufrages les déciment ; puis ce sont les maladies ; puis d'autres tombent sous les coups des indigènes révoltés, et le soulèvement du pays devient bientôt tel, que la colonie française, trop peu nombreuse pour tenir tête, doit évacuer toute l'île, emmenant avec elle les survivants de la Mission (1674). En 1896, Rome a érigé en Vicariat apostolique le Sud de l'île, et l'a confié de nouveau aux fils de S. Vincent ; — en Abyssinie surtout.

Les Lazaristes ont pris pied en Abyssinie en 1838 ; ils y ont dû vivre d'abord comme en d'autres catacombes, ne célébrant la Messe qu'en secret, toutes portes closes, tellement l'hérésie (monophysite) avait entassé de préjugés contre les catholiques, profanateurs acharnés qui, lisait-on dans les livres de là-bas, consacrent l'Eucharistie avec du jus de lièvre mêlé à du poivre rouge et du sang de fouine, etc. Cependant la sainteté du P. de Jacobis commence à apprivoiser ces fanatiques. Celui-ci, pour activer l'œuvre apostolique, décide vingt-trois d'entre eux, choisis parmi les plus influents, à l'accompagner à Rome. Rome les ravit d'admiration édifiée ; Grégoire XVI leur accorde deux audiences. Ils se remettent en route pour l'Abyssinie, catholiques déjà tous de cœur. Dès lors le catholicisme acquiert droit de cité dans le pays et jouit de la liberté accordée aux religions qui y sont reçues.

C'est l'ère des conversions qui commence. Les plus retentissantes seront celles du Dr Schimper, naturaliste allemand, envoyé en Abyssinie par la Société protestante wurtembergeoise d'histoire naturelle ; la princesse Agar Ruth ; le moine Ghebra Michaël, qui dans le schisme jouissait d'un renom de sainteté extraordinaire, qui a été l'un des vingt-trois pèlerins de Rome, et qui plus tard mourra des mauvais traitements subis en prison pour la foi catholique ; le prêtre abyssin Abba Melchisédek, dont le P. de Jacobis espérait qu'il serait un jour « le saint André de l'Abyssinie. »

Les conversions deviennent bientôt si nombreuses que le P. de Jacobis conçoit l'idée d'organiser des chrétientés « sur le modele des *réductions* rendues si célèbres dans l'histoire du Paraguay. » La première s'établit au pays d'Antitchio, région

[1] Mgr Dupuch dut démissionner en 1845, à la suite d'un désastre financier sans précédent, amené par son excès de confiance dans les bonnes dispositions des pouvoirs publics. Il se réfugia en Italie, et plus tard en Espagne. Le Gouvernement impérial ayant enfin désintéressé ses créanciers, il put mourir en paix dans sa famille, à Bordeaux, juillet 1856. — A Alger, il eut pour successeur Mgr Pavy, 1846-1866, puis, avec le titre d'archevêque, Lavigerie.

très vaste, peuplée de 4.000 habitants et partagée en treize petits gouvernements : le roi du Tigré (la région la plus septentrionale de l'Abyssinie) fait « publier en son nom dans les marchés publics que Antitchio, la plus belle partie du Tigré, deviendrait l'Eden des catholiques au milieu de l'Abyssinie, serait exempt de tout impôt, de tout passage de troupes et de toute domination, excepté de la sienne. »

C'est là que se transporte la colonie catholique au cours de l'année 1844. Les chrétientés se multiplient entre Adoua et Massaouah (200 km. à vol d'oiseau), au point qu'en moins d'une journée de marche on peut aller de l'une à l'autre. Des tribus entières passent de l'hérésie à la foi catholique. Mgr de Jacobis est nommé Vicaire apostolique d'Abyssinie en 1849. Il meurt en odeur de sainteté le 31 juillet 1860. Sa cause a été introduite en Cour de Rome.

Avant de mourir, Mgr de Jacobis avait senti gronder l'orage. L'Abyssinie était partagée en une demi-douzaine de régions gouvernées par des princes (ou *ras*), nominalement vassaux d'un *néghous néghesti* (ou roi des rois) qui n'existe pas toujours ou dont l'autorité souvent ne s'exerce guère. Un aventurier se proclame, en 1855, roi des rois sous le nom de Théodoros II, mate rapidement les révoltes, celle surtout du Tigré (1858-1860), déchaîne la persécution contre les catholiques, prend une série de mesures contre les Européens, et finit par succomber, en 1868, sous les coups de l'Angleterre.

Mais les beaux jours de la jeune Eglise d'Abyssinie sont comptés ; et les successeurs de Mgr de Jacobis (jusqu'en 1894, date de l'expulsion définitive) ne connaîtront plus que des paix intermittentes. Après la mort de Théodoros II, Kassaï, roi du Tigré, relève le titre de négous, se fait sacrer (1871) sous le nom de Johannès IV, et, très fanatique, soutenu par les moines coptes, déclare le monophysisme religion d'Etat. Les embarras de l'Angleterre en Egypte le servent à souhait ; mais voici l'Italie qui entre en scène.

L'Italie, évincée virtuellement de Tunis par Bismarck lui-même au Congrès de Berlin (1878), victime d'ailleurs de ses propres agissements contre nos colons, a jeté son dévolu du côté de l'Ethiopie. En 1882, un décret royal déclare « colonie » le petit territoire de la baie d'Assab (à l'extrémité Sud de la Mer Rouge) où une Compagnie italienne de navigation possédait depuis 1870 un dépôt de charbon. Trois ans plus tard, l'Italie occupe Massaouah (toujours sur la Mer Rouge, plus de 500 km. plus au Nord) et en expulse les étrangers et protégés français. Avec ces deux bases d'opération, elle se croit en mesure de marcher à la conquête du plateau éthiopien. Mais là elle se heurte à Johannès IV, qui lui inflige une série de sanglantes défaites, à Dogali, 26 janv. 1887, à Saganéiti, 8 août 1888, puis, à deux reprises, sur l'Atbara, en mars 1889. Lui-même, malheureusement, tombe frappé d'une balle perdue, le soir du dernier combat. L'Italie pousse alors Ménélik, roi du Choa (région Sud-Est de l'Abyssinie), à ceindre la couronne du « roi des rois. »

Ménélik ne se fait pas prier. Il est puissant et riche ; il a toujours agi en souverain indépendant dans son pays de Choa : il se proclame négous (empereur d'Ethiopie, comme nous disons en Europe) fin mars 1889, sous le nom de Ménélik II (le premier Ménélik aurait été un fils de Salomon et de la reine de Saba, dont il se prétendait issu). L'Italie ne tardera pas à voir quel protégé elle s'est donné là.

En attendant, elle est toute à la joie. Elle croit que c'est arrivé. Elle s'imagine avoir acquis, par des arrangements conclus à Outchali (2 mai 1889), un vague contrôle (que Ménélik ne reconnaîtra jamais) sur les affaires extérieures d'Ethiopie. Elle frappe des monnaies éthiopiennes à l'effigie du roi Humbert, elle donne l'ordre au général Orero d'occuper le Tigré. Orero entre dans Adoua : immédiatement les dissensions cessent en Abyssinie, et tout le monde se rallie à Ménélik contre l'envahisseur. L'Italie emploie les années suivantes à négocier avec l'Angleterre divers arrangements qui doivent lui assurer les mains libres en Ethiopie. Baratieri, qui ne soupçonne rien de l'état des esprits en Abyssinie, ouvre les hostilités en juillet 1894. Ménélik, alors occupé à une opération de police en pays galla, lance aux vassaux l'appel ordinaire « au nom de la patrie et de la foi, » prévu pour les cas de guerre musulmane, assemble 150.000 hommes, fait garder le Harrar par de forts détachements contre les musulmans alliés aux Italiens, et se porte dans le Tigré. On constate vite la puissance de sa tactique, aussi souple que simple. A la fin de 1895, après l'anéantissement de la colonne Toselli à Amba-Alaghi (7 décembre 1895), le Tigré est perdu pour les Italiens, mais Crispi ne l'avoue pas, ne veut voir dans les défaites que des « incidents glorieux, » expulse les journalistes étrangers qui laissent entrevoir la vérité, lance un télégramme insultant à Baratieri qui hésite : « Tu es donc phtisique ! » Baratieri risque l'affaire. Lâché par ses guides, et ignorant que dans la nuit l'armée adverse a commencé son enveloppement tactique, il lance ses colonnes à l'assaut du plateau qui domine Adoua (1er mars 1896). En une matinée, c'est un écrasement complet : deux généraux tués, un autre blessé, un autre pris, 10.000 hommes hors de combat, 4 000 prisonniers, toute l'artillerie aux mains de l'ennemi.

De sa déroute l'Italie retire au moins le bénéfice de la chute de Crispi [1]. Le nouveau ministère di Rudini avoue la faillite des espérances italiennes et signe la convention d'Addis-Abeba (26 oct. 1896),

[1] Crispi fut le plus farouche adversaire de l'Eglise que l'Italie ait vu au pouvoir. Sa haine de l'Eglise n'avait d'égale que sa haine de la France. Il mourut en 1901, sans s'être réconcilié avec Dieu. — On se souvient que, ainsi évincée successivement de Tunisie et d'Ethiopie, l'Italie s'est rejetée (octobre 1911) sur la Tripolitaine. De cette guerre de 1911 est sortie la guerre balkanique de 1912-1913 ; et de celle-ci, la guerre mondiale de 1914.

qui reconnaît l'indépendance absolue de l'Empire éthiopien et ne laisse à l'Italie que le triangle Asmara-Keren-Massaoush avec le territoire d'Assab, qu'elle désigne pompeusement sous le vocable de *Colonie d'Erythrée*.

J'ai rappelé toute cette histoire, parce qu'elle explique la recrudescence de xénophobie qui s'est déclarée en Abyssinie en ces dernières années du XIXe siècle et qui s'est traduite par le décret d'expulsion de 1894 : tous les prêtres de la Mission ont dû alors quitter le pays. Ils y sont revenus trois ans plus tard ; mais plus rien de leurs fondations n'était debout. Ils sont installés aujourd'hui à Alitiena, Gouala et Addis-Abéba ; ils dirigent un Séminaire, tiennent un orphelinat et administrent plusieurs paroisses. — « Dans peu de Missions, dit le P. Coste, ils ont plus souffert que sur la terre d'Abyssinie. »

Ce n'est qu'au XIXe siècle également qu'ils se sont établis en AMÉRIQUE. Ils y ont été introduits par Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, qui les prit avec lui en 1816, leur confia son Séminaire et fit de l'un d'eux, M. de Andreis, son vicaire général et le curé de St-Louis (ville alors d'à peine 4 000 âmes, et, en 1914, de 700.000). M. de Andreis mourut en 1820, en odeur de sainteté; et sa cause est introduite à Rome. Aujourd'hui, ils ont, aux Etats-Unis, deux provinces, 29 établissements (dont 6 Séminaires et 4 Collèges), et environ 350 prêtres.

Au Mexique, ils ont deux Séminaires, un Collège, et six centres de missions et de retraites. — Aux Antilles, ils sont à Cuba et à Porto Rico. — De nombreux établissements aussi en Amérique Centrale (Guatemala, Honduras, Panama, etc.) et dans tous les pays de l'Amérique du Sud (sauf en Guyane et au Venezuela) de nombreux Séminaires surtout, et des œuvres de missions indiennes.

En OCÉANIE enfin, ils ont des missions en colonies hollandaises (Java), en Australie, et aux Philippines (six Séminaires).

Le P. Coste, constatant que les provinces lazaristes des Etats-Unis envoient maintenant des missionnaires en Chine et qu'ainsi la grande République américaine, hier évangélisée, aujourd'hui évangélise, se demande : « Qui sait si, avant un siècle, la Chine n'aura pas suivi cet exemple ? » C'est cette même question qui se pose un peu partout : voir déjà *Ami* 1925, p. 668.

IV. — Elle se pose aussi, à un autre point de vue, aux ethnologues et aux économistes. Elle fait le thème du livre poignant du sociologue américain Lothrop Stoddard, **Le flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des blancs**, trad. de l'anglais par Abel Doysié (in-8 de 282 p., 2 cartes en couleurs, 20 f., Paris, Payot). Il y a longtemps que Stoddard voit venir le péril. Dès avant la guerre, dès juin 1914, dans la préface d'une étude historique sur *la Révolution française à St-Domingue*, il écrivait :

La lutte mondiale entre les races fondamentales de l'humanité, — le conflit des couleurs, comme on l'a justement appelée, — a de grandes chances d'être le problème essentiel du XXe siècle, et de puissants agrégats politiques comme les Etats-Unis d'Amérique, la Confédération sud-africaine et l'Australie envisagent la question des couleurs comme le problème le plus grave peut-être de l'avenir.

Ce n'est pas la Grande Guerre qui a diminué le péril. Bien au contraire. Stoddard opine que la Guerre de 1914 pourrait bien être pour le monde blanc ce qu'a été pour la Grèce antique la guerre du Péloponèse. Celle-ci, qui a duré vingt-sept ans, en déchirant la Grèce contre elle-même, a marqué le principe de sa décadence, au terme (au dernier tiers) de ce même Ve siècle avant J.-C. qui fut le grand siècle de l'hellénisme classique et dont la première moitié restera à jamais resplendissante de l'incomparable gloire des guerres médiques. La Grèce, désormais irrémédiablement affaiblie et divisée, allait devenir en moins d'un demi-siècle la proie de la Macédoine; elle serait incapable même de mettre à profit les guerres intestines des successeurs d'Alexandre pour recouvrer son indépendance, incapable enfin d'ébaucher même une résistance à l'invasion romaine.

Qui garantit le monde blanc contre un sort analogue ? Car enfin cette race blanche, qui occupe les 4/10es de la surface du globe et étend sa domination sur les 9/10es, représente à peine un tiers de la population totale : 550 millions sur les 17 ou 1.800 millions qui peuplent la terre. Il est vrai qu'elle est plus nombreuse que les autres races prises isolément. Mais celles-ci s'éveillent avec une rapidité inouïe. Déjà la guerre russo-japonaise de 1904-1905 avait eu dans tout l'Orient un prodigieux retentissement, en ruinant la légende de l'invincibilité des blancs. Mais la guerre de 1914 1918, et surtout les années de « paix » qui ont suivi, si les haines ne parviennent pas à s'éteindre, si la solidarité blanche ne se renoue pas, risquent de porter à la suprématie blanche le coup décisif. Déjà nous avons vu la révolution russe de 1917 (celle d'octobre) s'accomplir par une minorité de Sémites et de Tartares qui, depuis, oppresseurs et bourreaux des Slaves, sont restés les maîtres absolus de la Russie mi-européenne mi-asiatique. Et maintenant leur but affiché est d'affaiblir et de ruiner la civilisation blanche par la guerre civile et la révolution, en même temps qu'ils appellent tous les autres peuples d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, Chinois, Japonais, Afghans, Persans, Hindous, Turcs, Egyptiens, Marocains, Brésiliens, Mexicains, à submerger sous un flux gigantesque l'expansion des blancs. Les Turcs les premiers ont réussi, avec une rapidité stupéfiante après leur désastre de 1918, à se soustraire à la pression des puissances européennes divisées ; la Chine est en marche ; l'Egypte n'est comprimée que pour un temps ; et déjà l'orage a grondé en Inde, où, si 1500 hauts fonctionnaires anglais et 65 000 hommes de troupes ont jusqu'aujourd'hui réussi à peu près à administrer et à tenir en respect 300 millions

d'Hindous, ce n'est que grâce aux oppositions de mœurs, de religions, d'hérédités entre les indigènes.

Et au lendemain de la guerre, au début de 1919, nous avons vu se tenir, à Paris même, un « Congrès pan-africain » qui est un indice révélateur du sentiment croissant de solidarité ethnique parmi les nègres. Des indigènes des populations noires du monde entier s'y sont réunis pour discuter des questions d'intérêt commun. La plupart des délégués venaient d'Afrique et des Amériques; mais il y en avait un aussi de la Nouvelle Guinée, ce qui assurait la représentation de la branche australienne de la race noire. Ce n'était qu'un premier essai encore; mais l'on y a pris des dispositions pour la tenue du congrès subséquent.

On sait combien cette question noire est exacerbée aux Etats-Unis. Elle commence, depuis une dizaine d'années, à ne l'être pas moins dans l'Afrique australe anglaise. Là, la population blanche est relativement nombreuse, puisqu'elle compte 1.500 000 habitants; mais elle est entourée d'une population noire quatre fois plus nombreuse encore et surtout qui s'accroît avec une toute autre rapidité; en mainte région les blancs ne sont qu'un contre dix. D'où un état violent. Les blancs de ce Sud Africain se sentent obligés de protéger leur ascendant par des règlements locaux compliqués et des prohibitions sociales dont le fruit le plus clair a été jusqu'ici d'envenimer les choses et de donner aux nègres un sentiment plus hardi de leur puissance : d'année en année, les incidents malheureux, querelles de races, viols, lynchages, se font plus nombreux dans l'Afrique du Sud.

En Afrique encore, l'un des signes des temps les plus significatifs et les plus menaçants, c'est le mouvement dit de « l'Eglise Ethiopienne. » Il a commencé il y a une quinzaine d'années; et quelques-uns de ses fondateurs étaient des prédicants méthodistes *nègres* d'Amérique, fait qui éclaire d'une curieuse lumière les réactions possibles des nègres d'Amérique sur le pays d'origine de leurs ancêtres. Le mouvement s'est étendu rapidement, les fidèles de nombreuses missions indigènes ayant, nous dit M. Stoddard, abandonné les autorités ecclésiastiques blanches pour s'affilier à l'organisation noire. De bonne heure aussi il a manifesté des tendances anti-blanches accentuées, et les pouvoirs civils se sont sérieusement inquiétés de son influence sur l'esprit des indigènes. On l'a soupçonné d'avoir trempé dans l'insurrection des Zoulous qui a éclaté au Natal en 1907 et dont la répression a coûté la vie à de nombreux blancs et à des milliers d'indigènes.

C'est à la suite de cette insurrection que les autorités ont mis l'Eglise Ethiopienne hors la loi et interdit aux prédicants nègres d'Amérique l'entrée de l'Afrique Australe. Mais, bien qu'officiellement supprimé, le mouvement a continué d'une manière subreptice; et on l'a signalé en de nouveaux quartiers. En 1915, une forme particulièrement fanatique de l'Ethiopianisme a sévi au Nyassaland. Son chef était un certain John Chilembwe, un prédicant éthiopien qui avait été élevé aux Etats-Unis. Sa propagande était violemment anti-blanche : pour lui, l'Afrique appartient à l'homme noir, le blanc est un intrus qu'il faut exterminer jusqu'à ce qu'il se décide à abandonner le pays. Chilembwe avait comploté un soulèvement de tout le Nyassaland, comportant le meurtre des blancs et l'enlèvement des blanches. En fait, plusieurs plantations furent mises à sac et plusieurs blancs assassinés, et l'on porta leurs têtes à l'église de Chilembwe, où l'on célébra un service d'action de grâces pour la victoire sur les blancs. La répression évidemment ne tarda pas; les insurgés mal armés furent vite dispersés, et Chilembwe lui-même fut mis à mort. En soi l'incident n'offre que peu d'importance; mais, joint à beaucoup d'autres, il est de fâcheux augure pour l'avenir.

Voilà quelques données qui disent assez à nos lecteurs l'extrême intérêt de ce livre. Il n'est pas à craindre immédiatement que le monde soit submergé par le sang noir. Mais ce qui est imminent, c'est le péril, pour les races blanches, d'être submergées par le sang asiatique; et, pour avoir chance d'y faire face, il nous faut abandonner, nous autres blancs, notre prétention tacite à une domination permanente en Asie : moyennant quoi les Asiatiques devront, de leur côté, abandonner leur rêve d'immigration dans les territoires blancs et de pénétration en Afrique et en Amérique. On sent, dans cette vue, l'inquiétude de l'Américain qui tremble d'abord pour son Amérique. Mais, si les remèdes que préconise M. Stoddard sont parfois à base américaine, son diagnostic est sûr, précis, étayé d'une documentation effrayante. Et c'est ce diagnostic qu'il faut étudier et retenir. Quant à la thérapeutique à suivre, le monde ne la découvrira pas, tant qu'il s'obstinera à ne pas la chercher dans l'Esprit qui a inspiré à Benoît XV l'Encyclique *Pacem* et à Pie XI sa première grande Encyclique, de Noël 1922.

V. — C'est à cette question de l'apostolat en Afrique que se rattache l'extraordinaire histoire de celle que sa biographe a baptisée « *Princesse des sables.* » Publiée dans la *Revue des Deux Mondes* l'an dernier (voir aussi un bon article de *Revue Française,* octobre), cette histoire vient d'être recueillie en volume sous ce titre : **Aurélie Tedjani « Princesse des sables, »** par Mme Marthe Bassenne (in-12 de VIII-246 p., 3 photogravures hors texte, 9 f., Paris, Plon). Cela ressemble aux contes dont on berce l'enfance en tous pays : « Il y avait une fois un Prince charmant qui fit la rencontre d'une bergère... » Mais c'est de l'histoire, et de la plus authentique; l'héroïne est encore de ce monde; et sa biographe, femme d'un officier général, qui a vécu longtemps à Laghouat, a pu suivre de près les détails de l'extraordinaire aventure.

Et c'est une aventure qui doit intéresser les amis des Missions et apporter quelque illustration aux

principes d'apostolat formulés par le cardinal Lavigerie pour les pays musulmans : cf. *Ami* 1925, p. 750-1.

L'héroïne de l'histoire, la « bergère, » c'est Aurélie Picard, née le 12 juin 1849 à Montigny-le Roi (Hte-Marne), fille d'un gendarme, ancien soldat des guerres d'Afrique. Et elle est devenue successivement l'épouse de deux grands cheikhs musulmans d'Aïn Mahdi, étrange ville, à la fois forteresse et monastère, qui, en bordure du Sahara algérien, à 500 km. environ au sud d'Alger, s'appuie aux derniers contreforts du Djebel-Amour.

Aînée d'une nombreuse famille, Aurélie Picard doit de bonne heure se créer une situation. Elle songe d'abord à être modiste ; puis on lui offre une place de gouvernante chez le général Frossard, précepteur du Prince Impérial. Son père cependant a pris sa retraite à Arc-en-Barrois, dont le château est habité par Steenackers, qui vient de se faire élire député républicain au dernier Corps législatif de l'Empire. Elle entre au château d'Arc comme demoiselle de compagnie. La guerre éclate (juillet 1870), puis la République : Steenackers, nommé Directeur général des Postes, suit le Gouvernement à Tours, puis à Bordeaux

Or, à Bordeaux, à l'hôtel où s'installent les Steenackers, logeait aussi un jeune prince saharien, le chérif Sid-Ahmed Tedjani, cheikh ou grand-maître de la confrérie des Tedjania, une des plus puissantes sociétés secrètes religieuses du monde musulman. De plus, le gouvernement français l'avait nommé caïd, dans la pensée de se l'attacher. C'était un beau jeune homme, au teint doré (fils d'une négresse), aux yeux très doux, aux manières très nobles, la coqueluche de Bordeaux... Quotidiennement des pigeons voyageurs atterrissaient à l'hôtel du Directeur général des Postes, apportant les messages des assiégés de Paris ; et c'est Aurélie qui était préposée au soin des aimables volatiles. Sid-Ahmed tombe sous le charme, et n'osant se risquer à une déclaration d'amour en français, il députe à la jeune fille aux colombes un serviteur fidèle, qui lui tient ce discours :

« Mademoiselle, le prince vous fait dire qu'il est très malade depuis qu'il vous a vue... Très malade à cause de vous.

— « Le prince se trompe. Je n'ai jamais rendu malade personne. Qu'il consulte un médecin, s'il est malade !

— « Non, ce n'est pas un médecin qu'il lui faut... »

Et elle s'esquive sans en écouter plus long... Sid-Ahmed comprend-il qu'il peut oser davantage ? Rencontrant quelques jours plus tard Aurélie, il la salue de ces mots définitifs : — « Mademoiselle, à qui dois-je m'adresser pour vous demander en mariage ? — A Mme Steenackers, » répond Aurélie en souriant.

Mais Mme Steenackers ne peut rien pour Sid-Ahmed : il faut le consentement de la famille, du père. — « Ne peut-on faire venir le père ? » supplie le prince.

Le père arrive. L'ancien soldat a gardé de l'Afrique un souvenir passionné. A Bordeaux, où l'installation du Gouvernement a déterminé une forte crise du logement, le prince l'installe dans son appartement même, et dans sa propre chambre parce qu'elle est naturellement la plus confortable. Le père donne son consentement, mais à condition que le mariage se célébrera, à Alger, devant les autorités françaises, avec toutes les formalités et garanties qu'exigent les lois françaises. Il ne veut pas, pour sa fille, d'un mariage à la musulmane qui la laisserait à la merci de toutes les répudiations, temporaires ou perpétuelles.

A Alger, coup de théâtre : le Gouverneur général de l'Algérie, l'amiral de Gueydon, refuse d'autoriser le mariage projeté .. Que va-t-on devenir ? La Providence y pourvoit. Sid Ahmed a installé la jeune fille avec son père et sa mère dans sa propre villa. Or, celle-ci est voisine du Séminaire de Notre-Dame d'Afrique, où habite alors l'archevêque Lavigerie. Celui-ci s'étonne de voir ces Français installés chez un seigneur arabe ; et comme Aurélie et sa mère fréquentent la chapelle du Séminaire, il s'arrange pour les rencontrer. Mme Picard lui raconte toute l'affaire :

— « Rassurez vous, dit l'archevêque. Puisque les pouvoirs civils ne veulent pas marier votre fille, je la marierai. Priez Sid-Ahmed de venir me voir. »

Sid-Ahmed avait eu déjà, à Bordeaux, une entrevue avec le cardinal Donnet, qui lui avait remis une carte d'introduction. Ce qui se dit entre lui et Lavigerie, on ne nous le raconte pas. Mais la suite de l'entretien, c'est que l'archevêque, quelques jours après, bénit, dans la chapelle du Séminaire, l'union du prince arabe et de la jeune Française.

La cérémonie catholique ne fut pas suivie du mariage civil, puisque l'autorité française le refusait. Mais — et ceci n'avait certainement pas été prévu par l'archevêque — elle fut suivie du mariage islamique qu'offrait et que désirait Sid-Ahmed, et qui fut célébré par devant un mufti. La dame et ses parents n'étaient sans doute pas assez grands clercs pour s'en inquiéter la conscience. Et peut-être encore n'y ont-ils vu qu'un rite civil.

On quitte Alger, et l'on arrive à Aïn-Madhi, sorte de forteresse-monastère, capitale de la confrérie dont Sid-Ahmed est le Cheikh. Celui-ci allait y retrouver d'autres femmes, qui attendaient avec résignation son retour. La première mesure qu'Aurélie réclame et obtient immédiatement, c'est leur éloignement. Le Cheikh s'y était engagé équivalemment. en promettant au père de son épouse un mariage à la française. Ce mariage n'avait pu avoir lieu ; mais il est à croire que Lavigerie, avant d'unir le couple, s'était assuré que le Cheikh avait bien l'intention de vivre en époux fidèle et à la manière des chrétiens, à côté de cette chrétienne. En conséquence, les épouses du harem sont licenciées.

Quelles règles de conduite Lavigerie lui a-t-il tracées pour sa vie spirituelle à elle-même ? On ne nous le dit pas. Ce qui est sûr, c'est qu'elle rem-

plit avec un grand bonheur le programme apostolique du cardinal (exposé *Ami* 1925, p. 750) : pas d'apostolat direct ; l'apostolat de la charité seulement. Se faire aimer, et faire aimer, en sa personne, non pas encore le Christ, dont il ne faut pas parler prématurément à ces gens-là, mais déjà du moins les chrétiens. Un an ne s'est pas écoulé, que le renom de sa charité, de son dévouement à toutes les souffrances s'est répandu dans tous les alentours, et jusqu'à Laghouat, à plus de quinze lieues de là. Elle s'est libérée des contraintes du harem ; elle accompagne son époux dans ses tournées officielles ; elle excelle à la chasse. Elevée au-dessus de toutes les coteries, qu'elle feint d'ignorer, elle entreprend de remettre l'ordre dans les finances de la Zaouïa, où tout n'a été jusque-là que dilapidation ; et elle y réussit. Au cours de ses chasses, elle a étudié le pays, elle a découvert une source qui lui ouvre les plus radieuses espérances ; elle songe qu'il y a possibilité de faire là des plantations, d'y créer des jardins modèles, d'y acclimater les arbres et les légumes d'Europe, de mettre ainsi les indigènes en mesure de comparer à leurs rudimentaires procédés de culture les admirables ressources dont dispose l'agriculture française. Seulement, il faut des fonds, car il n'y a pas à compter sur le gouvernement français, qui systématiquement refuse toute aide. Elle persuade au Cheikh et à son conseil qu'il y aurait là pour les fonds de la Confrérie un usage très pieux, puisque la Confrérie elle-même ne pourrait qu'y gagner une nouvelle vigueur, un renouveau d'influence...

Les premiers travaux sont entrepris en 1883. Elle-même se fait architecte, ingénieur, agronome ; elle sait s'entourer des meilleurs conseils et les suivre. Moins de dix ans suffisent à mettre en valeur la première tranche de ce domaine qui, sous le nom de Kourdane, devient vite célèbre et offre une hospitalité magnifique aux plus illustres visiteurs, gouverneurs d'Algérie, généraux, explorateurs, peintres, sans compter les inévitables journalistes.

Une école franco-arabe y est créée, et Sid-Ahmed avait l'intention de la confier aux Pères Blancs, pour assurer la continuation de son œuvre. Mais la mort le surprend, au cours d'un voyage aux confins de la Tunisie (avril 1897).

Sa veuve se retire à Alger, comptant achever ses jours auprès de sa famille. Mais on la rappelle : le nouveau Cheikh, frère cadet de Sid-Ahmed, ne peut rien faire sans ses conseils. Elle l'épouse, à Laghouat, en présence du mufti et d'un conseiller municipal : mariage de raison, nous dit-on, ou mieux, « simple formalité politique. » Elle poursuit son œuvre : 600 hectares sont encore arrachés aux sables et transformés en champs, jardins, vergers. Mais le nouveau Cheikh est sans autorité, les éléments d'anarchie recommencent à se faire jour, et la princesse doit écarter désormais les innovations trop hardies, comme aurait été la collaboration des Pères Blancs. Veuve une seconde fois en juin 1911, et des compétitions risquant de se faire jour autour de la succession, elle repart pour Alger. Un des fils de son second époux accourra combattre dans nos rangs au Maroc en 1912 et nous sera d'un secours efficace lors de la prise de Marrakech. Elle retourne à Kourdane en 1914, au début de la guerre, encourage les jeunes Arabes à s'enrôler dans notre armée, rentre à Alger où elle passe le temps de la guerre. En 1920, elle veut revoir le Barrois natal, reparaît de nouveau à Laghouat à la fin de 1922, règle des affaires litigieuses, traitée toujours par les indigènes avec une déférence vraiment « maraboutique » et seigneuriale, repart enfin pour la France en avril 1923. Elle laissait au seuil du désert quatre écoles franco-arabes, et un ouvroir qui fut une des premières écoles qui aient fonctionné en Algérie pour jeunes filles. Elle n'avait pu réaliser son dessein d'installer les Pères Blancs. Elle a réalisé du moins le premier point du programme de Lavigerie : elle a fait aimer et vénérer, en sa personne, une chrétienne, et son souvenir demeure là bas comme un germe qui ne sera pas perdu, en ces régions où les traditions se perpétuent de génération en génération.

VI. — En vue du VII^e centenaire de la mort de S. François, on vient de publier en français le **Saint François d'Assise** de G. K. Chesterton, traduct. de M^me Isabelle Rivière (dont de bons chapitres avaient paru déjà dans *Revue hebdomadaire*, 24 et 31 octobre 1925), in-8 écu de 244 p., 12 f., Paris, Plon.

Chesterton est un des grands noms de la littérature anglaise d'aujourd'hui ; et c'est un des convertis dont le retour à l'Eglise (en août 1922) a eu le plus de retentissement. Né en 1874, d'une vieille famille « bourgeoise » (comme nous disons en France), élevé dans une atmosphère libérale et de vague théophilanthropie, allant rarement à l'église, « païen à douze ans, a-t-il écrit plus tard, et complet agnostique à seize, » mais très nourri de la Bible, d'où son style a reçu sa belle teinte poétique, de bonne heure aussi très au courant des controverses politiques et religieuses ; sorti des écoles à dix-sept ans, employé aux bureaux de deux maisons d'édition qui ne lui trouvent pas les qualités commerciales voulues ; — se jette en 1900 dans le journalisme, où il déploiera des mérites de premier ordre ; publie cette même année 1900 son *The Wild Knight (Le Farouche Chevalier)*, qui tout de suite fait de lui une celébrité hors de pair, qui avec des vers peu ciselés révèle un poète plus épris de force que de beauté. Il y développe, comme dans les trois ou quatre poèmes qui suivront *(Le Défenseur ; L'Ami de l'Humanité ;* etc.), le programme socialiste de Withman, l'idée d'un Univers expression d'une volonté suprême, pleine d'amour pour ses créatures, la bonté de toutes choses, l'égalité et la solidarité de tous les hommes, la rédemption du monde par la fraternité. — Bientôt, il se convainc de l'existence positive du mal et du besoin d'autorité, et ses opinions se modifient,

traversant divers avatars avant de rencontrer une assiette solide : successivement impérialiste, puis anti-impérialiste, mais patriote ferme, ennemi du libéralisme et de toutes les nuées de la pensée moderne qu'il pourfend avec une verve impitoyable.

De bonne heure aussi, le christianisme l'attire, et le christianisme sous sa forme catholique. Ce sont ses lectures positivistes elles-mêmes qui l'orientent de ce côté :

Huxley, Herbert Spencer, Bradlaugh me ramenèrent à la théologie chrétienne ; les livres athées du colonel Ingersoll me disposèrent presque à être chrétien. Je pensais que le christianisme devait être la plus extraordinaire des choses, puisqu'il était attaqué de tous les côtés à la fois et *pour des raisons contradictoires...* (contradictions qu'il appelle les *Paradoxes du christianisme).*

L'Eglise découvre un critérium nouveau, elle nous ordonne d'être à la fois humbles et fiers, d'avoir comme S. Louis la douceur de l'agneau et la force du lion, d'aimer la vie et d'être toujours prêts à mourir, d'aimer le criminel et de haïr le crime, d'honorer le célibat autant que la famille...

La nature est une mère pour les adorateurs d'Isis, et une sœur pour S. François d'Assise, et nous pouvons être orgueilleux de la beauté de cette jeune sœur, puisque nous avons le même père...

(Contre ceux qui nient la possibilité du miracle) : Ceux qui n'y croient pas (au miracle), ont simplement une foi opposée, la foi dans un destin immuable et dans l'incurable routine du Cosmos. Le matérialiste enchaîne Dieu et l'univers. Le miracle, c'est la liberté de l'âme, un contrôle sur la tyrannie des circonstances...

Le chrétien semble environné d'une garde rigide, d'une inflexible morale, des hauts murs de la discipline, mais ces murs sont ceux d'une cour de jeux, et au dedans s'ébat la vieille vie humaine pleine de jeunesse et de sève. On rencontre un nombre infini d'aventures dans la forêt de la doctrine et sur la terre de l'autorité...

Il fréquentait des milieux catholiques. Il était l'intime ami de l'historien catholique bien connu Hilaire Belloc ; il lui apportait son concours en maintes campagnes politiques et sociales ; il formait avec lui, aux yeux du public, un couple inséparable, Castor et Pollux, ou, comme on disait encore, *the Chesterbelloc*. Il publiait en 1908 son livre *Orthodoxy*, tout pénétré de pensée catholique, mais où il laisse dans l'ombre la question de savoir quel est « le siège actuel de l'autorité dogmatique qui a charge de promulguer » le Symbole des Apôtres et sa vraie interprétation. Il voyait en 1912 son frère Cecil rentrer dans l'Eglise (mort à la guerre) Et il continuait à s'attarder au seuil du temple. C'est qu'une conversion, un changement de religion est une œuvre si immense et qu'il y a un tel abîme encore à franchir entre la simple sympathie pour l'Eglise et la conviction absolue du devoir qui s'impose à tout homme d'y entrer ! On priait pour lui ; mais on respectait le travail de maturation qui s'opérait dans cette âme d'élite. L'heure enfin de la grâce sonna ; et il fut reçu dans l'Eglise, en août 1922, par le P. John O'Connor.

Voilà l'homme dont on nous présente en français le *Saint François*. C'est une œuvre de la plus haute originalité et qui ne ressemble à rien de ce qu'on a écrit sur le Saint d'Assise. Après ce que nous venons de dire, on conçoit que Chesterton ne s'astreint pas à une histoire purement objective. Il a médité S. François ; il a revécu dans son cœur la vie de S. François ; et, avec une logique où l'on sent une sincérité, une puissance de persuasion inéluctable, il montre que S. François ne s'explique que par l'Evangile, par la sainteté évangélique telle que l'enseigne l'Eglise catholique, et que dès lors c'est le déformer et n'y rien comprendre que de chercher en lui un simple exemplaire d'humanité, au bénéfice d'un idéalisme hétérodoxe ou d'une philosophie quelconque. On veut faire de S. François un maître de sociologie, et il l'est. Mais il ne l'est que par l'Evangile, par l'intelligence que sa sainteté lui a donnée de l'Evangile ; et ce n'est que par là non plus que l'on sera son disciple. — On continuera à étudier l'histoire même de S. François dans la *Vie* par le P. Cuthbert, signalée ici 1925, p. 603, ou encore dans l'antique ouvrage du regretté M. Le Monnier, récemment réédité (en 2 vol. de 480 et 430 p., 18 f., Paris, libr. St-François) ; mais on méditera ensuite Chesterton. — Et, sur Chesterton lui-même, on lira la pénétrante étude du P. de Tonquédec, **Chesterton, ses idées et son caractère** (in-12 de 120 p., 6 f., Paris, Nouv. Libr. Nationale), publiée en 1920, donc avant la conversion, mais à une date où la proximité de celle-ci ne faisait plus doute pour personne.

VII. — Signe des temps : les Editions Bossard se mettent, elles aussi, à faire du roman. Elles nous avaient habitués, jusqu'ici, à des œuvres de haute portée : Collection des Chefs-d'œuvre méconnus, Collection des Classiques de l'Orient, Collection de Philosophie, Bibliothèque historique du plus haut intérêt pour les problèmes ethnographiques ou politiques de notre temps. Elles avaient aussi déjà une Collection de romans, mais de romans russes, de chefs-d'œuvre du roman russe. Les deux volumes qu'elles viennent de publier inaugurent une Série qu'elles donnent comme « nouvelle » : l'un est traduit du hongrois : **Monsieur Selfridge escamoteur,** par Eugène Heltaï, in-12 de 322 p., 7 f. 50 ; l'autre est d'un jeune écrivain français : **Tu trahiras,** par Lucien Forgan, in-12 de 230 p., 7 f. 50.

Heltaï, traduit en toutes langues (sauf en français !), est une personnalité littéraire très en vue en Hongrie : journaliste ayant 35 ans de journalisme (né 1871), romancier, poète lyrique, auteur dramatique. Son *Selfridge* est un illusionniste dont la vie s'est passée dans les grands music-halls européens et américains ; toutefois ce n'est pas un vulgaire prestidigitateur. Il s'intéresse aux mystères de son art ; il a épuisé toute la littérature démonologique. Au cours de ses investigations psychologiques, il rencontre un joueur, grand seigneur propriétaire d'écuries de courses ruiné, qui va devenir son rival en amour. Tous deux sont logés dans un caravansérail moderne, l'*Hôtel Majestic*. Il se trouve que tous deux ont aimé la même femme, qui est morte, et que c'est encore d'une même femme qu'ils s'éprennent tous deux maintenant, l'énigmatique Vera. Et alors ce sont des tours de force réalisés par Selfridge pour mystifier son rival en captant diaboliquement sa confiance, le tout se fermant évidemment sur une scène de suicide. — C'est la peinture, on le voit, d'un monde que certains peuvent avoir intérêt à connaître mais qui en tous cas n'est pas *ad usum Delphini*.

Tu trahiras nous transporte aussi en un monde exotique. Le héros de cette aventure, qui n'est que trop vraisemblable, c'est un enfant d'Orient, un fils (mais illégitime, sans le savoir) de grande famille asiatique dont un monstrueux complot colonial a fait un Occidental, un transplanté, un désaxé, puis un traître : non pas un de ces traîtres à la classique, dévoyés ou cupides, mais une victime fatale qui suit son destin sans le comprendre, comme le chien suit son maître. Le maître, **in casu,** c'est une nation tout entière, dont

il se croit l'obligé, le débiteur, une nation dont nous savons mieux que quiconque ce qu'il en coûte d'être son débiteur. Ce n'est qu'à la fin, tout à fait à la fin, que les yeux du malheureux se dessillent, au Tribunal d'Angora, par devant Kemal pacha... Récit très dramatique, dont les scènes se déroulent tour à tour en Orient et en Angleterre et sont d'un poignant intérêt pour l'étude de la puissance d'intrigue de l'Angleterre. Mais non *ad usum Delphini.*

Avec M. Krassnoff nous retournons en Russie. Il intitule son récit : **Comprendre c'est pardonner** (in-12 de 306 p., trad. du russe, 10 f., Payot) Est il un plus beau titre ? Dieu est la souveraine Miséricorde parce qu'il est la souveraine Intelligence ; et s'il a voulu que la Vierge Marie fût le Trône de la Sagesse, c'était pour qu'elle fût apte à être aussi la Mère de Miséricorde. Ce n'est pas tout à fait cela que développe le livre de M. Krassnoff ; cependant c'est bien le sens de son titre. Il a écrit le roman d'une famille russe aux prises avec la révolution bolcheviste, — l'histoire, qui, hélas ! n'est pas une fiction, d'un général russe qui pour sauver les siens s'engage dans l'armée rouge : indignation des siens quand ils l'apprennent, puis, au lit de mort, leur pardon quand ils comprennent... Tableau criant des divers types créés par la Révolution : bourreaux, fanatiques, héros, martyrs, et aussi les lâches, les faibles, les trop facilement résignés.

De l'Existence de Dieu, par J. Lagneau (in-16 de VI-156 p., 9 f., Alcan). On recueille ici des leçons données au cours de l'année scolaire 1892 1893 par J. Lagneau, professeur de philosophie au lycée Michelet. On les recueille d'après des rédactions d'élèves, surtout de deux élèves vétérans dont on a toutes les raisons de croire qu'ils ont très bien interprété la pensée du maître. Ce que Lagneau étudie, c'est la preuve morale de l'existence de Dieu. Ce terme de « preuve morale » a plusieurs sens : 1° simple appel au sentiment, et ce n'est pas de cela qu'il est question ici ; 2° preuve de Kant fondée sur le fait de l'existence de la loi morale en nous. Or, pour Lagneau, cette preuve de Kant n'est pas suffisamment directe : elle repose sur des postulats, c.-à-d. sur des exigences de la raison et sur des besoins de la nature, et par conséquent elle les présuppose. Dieu, dans cette preuve, n'est pas atteint directement par la réflexion sur l'acte même de la pensée, sur les conditions de la pensée : le lien qui rattache Dieu à la réalité et à la pensée ne s'y révèle pas encore tellement étroit que l'on ne puisse encore concevoir l'une et l'autre sans lui.

La véritable preuve morale doit être une preuve qui résulte de la réflexion de la pensée sur elle-même en vue de se comprendre, de comprendre les nécessités auxquelles elle obéit quand elle essaye de démontrer l'existence de Dieu, et les obstacles qu'elle ne peut surmonter dans cette démonstration. Ce dont il s'agit, c'est de trouver Dieu dans la pensée même, dans l'impossibilité même de prouver son existence en dehors de la pensée, mais dans cette impossibilité jointe à la nécessité morale pour la pensée d'affirmer quelque chose de plus que ce dont elle peut saisir la nécessité.

Preuve morale donc et tout ensemble preuve métaphysique, c.-à-d. par où la pensée s'élève absolument au dessus de toute nature, même la sienne, et trouve le surnaturel dans l'impossibilité même de se contenter de l'affirmation de la nature.

On reconnaît là une philosophie qui n'est pas la nôtre, mais qui témoigne d'une force de pénétration aiguë, et d'où il y a, pour un maître expérimenté, beaucoup à tirer. Les éditeurs se flattent qu' « on trouvera dans ces pages l'exemple sans doute le plus clair de cette Méthode Réflexive, jusqu'ici mieux célébrée que connue d'après quelques formules hermétiques » : méthode qui prétend atteindre Dieu non comme un principe extérieur ayant organisé la nature en vue de l'accord de la moralité et du bonheur (selon que le voulait Kant), mais « comme le principe immanent du bien, que nous atteignons dans l'acte moral... La forme de perfection qui se manifeste dans la matière (preuve physico-théologique) n'est pas autre chose que ce que l'esprit a réalisé déjà de lui-même dans la nature. La beauté, l'ordre, l'harmonie qui éclatent dans la nature sont en elle la manifestation de l'action intérieure par laquelle l'esprit la fait être... La beauté de l'Univers n'est pas autre chose que le résultat de l'application/d'une pensée plus ou moins parfaite qui cherche à dégager sa réalité. L'Univers rend à la pensée de chacun, dans la beauté qu'il lui manifeste, ce qu'elle lui a d'abord prêté... La perfection extérieure des choses n'est que le symbole de la perfection intérieure qui est en nous, de la libre création de l'esprit... Si le monde n'a de sens que dans l'esprit, c'est que l'action par l'esprit librement crée ce sens... Il est contradictoire qu'une solution spéculative du problème métaphysique puisse exister d'abord, et que l'action, ensuite, n'ait qu'à s'y conformer ; c'est l'action qui fait la solution et l'idée même du problème... La certitude est une région profonde où la pensée ne se maintient que par l'action... »

C'est cette philosophie que Léon XIII (Encyclique du 8 septembre 1899) s'étonnait de voir trouver des adeptes en France, le pays de la clarté. Philosophie à laquelle, comme à toute erreur, on peut découvrir une certaine âme de vérité, mais d'autant plus dangereuse qu'elle est présentée par des âmes d'une belle élévation morale. Lagneau, à sa page finale, se demande :

« Mais quelle action ? Il n'y en a qu'une, celle qui combat la nature et la crée ainsi, qui pétrit le moi en le froissant. Le mal c'est l'égoïsme, qui est au fond lâcheté. La lâcheté, elle, a deux faces, recherche du plaisir et fuite de l'effort. Agir, c'est la combattre. Toute autre action est illusoire et se détruit... »

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Une mère de famille me demande d'autoriser sa fille à faire du crochet ou de la broderie le dimanche après les offices, afin de lui donner une distraction agréable et l'empêcher de participer aux promenades des jeunes filles de son âge qui peuvent être une source de dangers pour sa vertu.

Une autre jeune fille très occupée pendant la semaine aux travaux des champs, emploie la soirée du dimanche à faire une nappe d'autel.

Puis-je autoriser ces jeunes filles ? ou les laisser dans la bonne foi ?

R. — Ad I et II. Autorisez, sans aucun doute. Que parlez-vous de les laisser dans la bonne foi, comme s'il s'agissait là d'œuvres serviles tombant sous la prohibition du précepte dominical ? Broderie et crochet sont travaux d'art expressément déclarés permis par les théologiens. Travailler à une nappe d'autel n'est pas défendu non plus, sauf peut-être la couture, et encore sur ce point-là convient-il de se montrer large, d'après l'interprétation coutumière du milieu, surtout quand il s'agit, non pas de la continuation d'un métier journalier, mais d'une occupation accidentelle à titre de distraction, d'exercice artistique, sans péril de scandale pour personne.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 20 januarii 1926.
EUG. LINDECKER. *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

ANÉMIE
NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE, CHLOROSE
Sirop de DESCHIENS à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul-Baudry. R.C. Seine 207.203.

25 ANS D'EXPÉRIENCE
LAMPE TITUS
à incandescence par l'essence ou le benzol
UNE MERVEILLE.
Fonctionne SANS LIQUIDE
La Plus PUISSANTE
SANS PRESSION
GARANTIE
INEXPLOSIBLE
La Plus ÉCONOMIQUE
La Plus BELLE LUMIÈRE
8 JOURS à l'ESSAI
pour la Province à toute personne qui en fera la demande
CATALOGUE FRANCO
Établissements
TITO-LANDI
23 bis, Boulevard Henri IV
PARIS

LISEZ CECI Mme L. MARQUIS, directrice de l'Intermédiaire catholique de Besançon et de Genève, fondé en 1884, 2, rue Péclet, à BESANÇON, se recommande tout spécialement aux lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leurs achats en Montres, Pendules, Bijouterie et Orfèvrerie. Ils peuvent s'y adresser en toute confiance. Demander catalogues franco. Articles spéciaux pour 1res Communions : Chapelets, Médailles, etc. — Prix avantageux.
R. C. Besançon 1.552

ŒUVRE OUVRIÈRE de l'abbé TRONCHET, R. C. Nogent 1.016, fondée en 1887. Harmoniums garantis, prix réduits. Orgues à tuyaux. Pianos. Tous mobiliers d'églises, bancs, chaises, etc. 25 ouvriers avec machines-outils. Abbé TRONCHET, curé de Margon, Nogent-le-Rotrou (E.-et-L.)

VINS DE MESSE, VINS DE TABLE et TOUS VINS DE BORDEAUX
Demander références et prix courant à ALBAN SEUVE, propriétaire à MASSUGAS, par Pellegrue (Gironde).

Téléphone 2-44 BREST (R. C. Brest n° 1637)

Cloches d'Églises
BOURDONS, CARILLONS
MONTURES tous Systèmes
Beffroi en Fer et en Bois dix ans de garantie
Mise en volée des Cloches par l'Electricité
Société Anonyme des Etab
MAURICE GRIPON
Anc. Maison BRIENS 1804
61, rue Yves-Collet
BREST (Finistère).

FORXOL
Reconstituant de tout ORGANISME
Faiblesse Générale, Anémie, Croissance
Convalescence, Surmenage
Brochure sur demande
Laboratoires BAILLY, 15, rue de Rome, Paris

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe)
REPRÉSENTANT. MAQUETTES, CATALOGUES SUR DEMANDE

ARTÉRIO-SCLÉROSE — DIABÈTE
ALBUMINURIE—CŒUR—REINS—FOIE
Procédés nouveaux pour Guérison inespérée, même si tout a échoué. *Remboursement en cas d'insuccès.* Notice gratis. Désigner Maladie. Laboratoire des Phocéens, NICE (A.-M.)

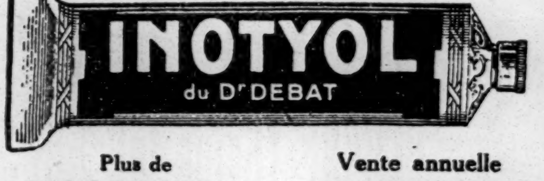
2 YEUX POUR LA VIE
Le célèbre « Collyre Vert » du R. P. Louis René a rendu la vue à des aveugles. Qui peut le plus peut le moins. Si vous souffrez des yeux n'hésitez donc pas à y avoir recours. Notice gratis. Prix 7,65 franco. Vieille Cure des Phocéens, Nice (A.-M.)

VINS DE MESSE
GRENACHE DE COLLIOURE et BANYULS doux naturels, conformes aux décrets liturgiques.
ROUSSILLON et VIN BLANC DE TABLE également conformes.
Avec les meilleures références ecclésiastiques
Prix ct *franco*. — Echantillons contre 2 fr. en tres poste
Hré-P. SOULIER, à COLLIOURE (Pyrées-Orles) R. C. Céret 686.

BRONCHITES
TOUX
CATARRHES
CHRONIQUES
GOUTTES LIVONIENNES
TROUETTE-PERRET

HUILE Olive pure 105 f.; de table 77 f.; blanche 68 f.; du sanctuaire 65 f. (les 10 litres *franco*). Savon blanc 72 % 10 kil brut 43 f. *franco*. Cafés verts et cuits. Œuvre Ste-Thérèse, Marseille. Chèque post. 59-92.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
CH. LORIN, Peintre-Verrier.
ATELIERS : 46, rue de la Tannerie, à CHARTRES, et 199, r. de Vaugirard, à PARIS. — Références de 1er ordre
Lauréat de la Sté Centrale des Architectes (Congrès 1921).

Pour le traitement des
ECZÉMAS - ULCÈRES
DÉMANGEAISONS
et toutes MALADIES de la PEAU


Plus de **150.000** Médecins le formulent.
Vente annuelle **2 MILLIONS** de tubes
Échantillon sur demande
Laboratoires Inotyol, 12, Rue Sainte-Anne, Paris.

enthousiaste. L'édifice est immédiatement classé et on décide de le restaurer entièrement. Les travaux, exécutés sous la direction de M. Boeswilwald père, sont achevés en 1863, et l'édifice est ainsi sauvé d'une destruction presque certaine.

Nous ne dirons pas ici tous les détails précieux et intéressants qui recommandent cette église à la curiosité des archéologues et des artistes. On les trouvera groupés et expliqués dans la brochure que vient d'écrire le curé actuel de Vignory.

Son prédécesseur immédiat, M. le chanoine Claudon, avait rédigé, à l'usage des visiteurs, une courte notice, substantielle, alerte et relevée, à l'occasion, d'une pointe de bonhomie savoureuse. En reprenant le même sujet, M. l'abbé Humblot s'est attaché à le traiter d'une manière plus savante et plus complète. Sa monographie, à la fois historique et descriptive, est une étude consciencieuse, bien documentée et bien au point, qui fournit au lecteur tous les renseignements qu'il peut souhaiter. Elle sera pour les visiteurs un guide précieux et commode ; et nul doute qu'elle ne trouve un accueil favorable auprès de tous ceux qui s'intéressent à l'archéologie sacrée et particulièrement aux monuments de l'art roman.

QUELQUES NOUVEAUTES MUSICALES

I. — Le *Vade mecum de l'Organiste* de M. le chanoine Chabot, dont nous avons signalé successivement les divers fascicules, est maintenant complètement paru. Il comprend 5 fascicules ou brochures d'inégale longueur. Le 1er fasc. est une harmonisation des morceaux de plain chant contenus dans le *Recueil paroissial Saurin* (92 p. in 8°, 6 f.) : 6 messes de plain chant grégorien, les vêpres du dimanche et divers chants. — Le 2e fasc. donne l'accompagnement des Messes et chants *ad libitum* du *Kyriale* (150 p., 12 f.). — Le 3e fasc. renferme 60 versets pour harmonium seul (33 p., 4 f.). — Le 4e harmonise le plain chant de la messe et des vêpres de 17 fêtes principales de l'année liturgique (200 p., 15 f.). — Le 5e est un recueil de 40 pièces variées, sans pédale, pour le service divin (50 p., 5 f). — Le plain chant est traité avec beaucoup d'art et de goût, mais suivant l'interprétation (mouvement et accompagnement) si discutée et si discutable de l'école de Dom Mocquereau. La partie musicale, par contre, ralliera l'unanimité des suffrages dans une commune admiration. L'ensemble du recueil justifie bien son titre : il sera le livre qu'un organiste emporte partout avec lui, sûr d'y trouver rapidement de quoi satisfaire à toutes les exigences du service divin. (En vente aux Editions Publiroc, 53, rue Adolphe Thiers, Marseille ; et chez l'auteur, maître de chapelle au Petit Séminaire de Marseille).

II. — L'hymne à trois voix mixtes *Au Christ Roi* de M. l'abbé F. B. (Imprimerie Jeanne-d'Arc, La Loubière, Toulon) a 3 grandes pages de musique ; la mélodie en est faible, la composition nulle ; l'harmonie est celle d'un débutant avant les corrections du professeur. Cette pièce n'a qu'un mérite : son actualité.

III. — Il n'en est pas de même des *Cantiques et motets* de M. l'abbé Besnard, jeune prêtre aveugle, organiste à Chartres. Nous avons sous les yeux 14 de ses pièces, 10 cantiques français et 4 motets latins (0 f. 75 chacune, en vente chez l'auteur, 18, rue St-Pierre, Chartres). La plupart de ces mélodies ont vraiment du caractère, et, si l'on fait abstraction de quelques négligences d'écriture, l'harmonisation de l'accompagnement est de fort bonne qualité. L'impression lithographique est insuffisamment nette : si ces premières publications ont le succès qu'elles méritent et que nous leur souhaitons, l'auteur pourra leur donner une présentation meilleure et de format uniforme. Ces pièces sont écrites de manière à pouvoir être exécutées soit en solo, soit (du moins la plupart) à plusieurs parties.

Denier du Culte S. E. le Card. DUBOIS approuve et recommande le tract « Justice et Cha ité, » Mgr JULIEN le fait distribuer dans tout son diocèse, parce que ce tract dit tout et bien ce qu'il faut sur le Denier du Clergé. — S'adresser à l'abbé COCART, Wardrecques (P.-de-C.). Ch. post. c/c Lille 109.07. — Le cent : 8 fr ; le mille, 65 fr.

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)
Registre du Commce d'Avesnes-s-Helpe, No inscript. 2625

HORLOGERIE - PENDULERIE
— BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE —
ALLIANCE HORLOGÈRE — R. C. Besançon 29
E. ENGINGER — BESANÇON — 15, rue Gambetta, 15
Catalogue Fco sur demande — Fournisseur de l'Archevêché de Besançon

HARMONIUMS en tous genres
— MAISON FONDÉE EN 1839 —
LES PETITS-FILS de Mce KASRIEL
6, Rue Tolain, PARIS 20e Arr. R. C. Seine 163.523
— Conditions spéciales pour Messieurs les Membres du Clergé —
« Harmoniums de Salons nouveau système à air aspiré »
Construction spéciale pour les Colonies

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS
S'adresser à M. YVRARD
Abbaye St-Michel-de-Frigolet, par Tarascon (Bouches-du-Rhône)

ETABLI DE MENAGE
Breveté S. G. D. G. — Franco : 40 francs (France)
Permet d'exécuter tous travaux de menuiserie et serrurerie. S'adapte instantanément à toute table. Se case n'importe où. N'est pas encombrant. Emploie tous les outils.
REMPLACE l'ETABLI et l'ETAU
Rendra de grands services aux missionnaires, dans les cures, pensionnats, séminaires, patronages, œuvres, etc.
Demander notice A. C. gratis à **A. ONIGKEIT**
Belle-Vue, ROMANS-sur-ISÈRE (Drôme).

POUDRE et CIGARETTES ESCOUFLAIRE contre
ASTHME
Bronchite Chronique
EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS
GUERISONS RADICALES dans des cas où tous les autres remèdes avaient échoué.
Mr CH. ESCOUFLAIRE, à BAISIEUX (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS

La Manufacture **"LA TOILE"** envoie gratuitement sur demande son *Nouveau Catalogue* illustré avec échantillons. **BLANC**
ELBEUF (Seine-Infre)
Vous y trouverez tout ce qui vous est nécessaire en linge de table, de maison, etc., à des prix raisonnables et de qualité irréprochable.

Le Prix du Sang

C'est une erreur de croire qu'il faille, pour se refaire du sang, s'astreindre à un régime coûteux. Tous ceux qui ont besoin de sang, c'est-à-dire la légion des anémiques, des affaiblis, des épuisés, peuvent s'en procurer à bon compte. La cure des Pilules Pink y suffit.

Les Pilules Pink sont un des médicaments les moins coûteux, tout en étant un de ceux qui possèdent les propriétés les plus actives comme régénérateur du sang et des forces nerveuses. Ces propriétés, jointes à l'action salutaire qu'elles exercent sur l'ensemble des fonctions vitales, font des Pilules Pink un reconstituant tout à fait hors de pair. « Il y avait bien deux ans que mon état de santé laissait à désirer, écrit M. Eugène Grumeaux, demeurant, 15, rue de l'Orangerie, à Caluire-Lyon (Rhône). Je n'avais aucun appétit et souffrais beaucoup de maux de tête et de maux d'estomac. Ma femme m'ayant dit combien, étant jeune fille, les Pilules Pink lui avaient fait de bien, je décidai d'en prendre. Depuis, je me porte très bien. Les Pilules Pink m'ont rendu les forces et un bon appétit et je ne souffre plus du tout. »

M. Eug. Grumeaux
(Photo André Isnel).

Les Pilules Pink sont incontestablement un des médicaments les plus efficaces contre l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, l'affaiblissement général, les troubles de la croissance et du retour d'âge, les maux d'estomac, maux de tête, épuisement nerveux.

En vente dans toutes les pharmacies. Dépôt : Phcie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris. 4 fr. 50 la boîte, 24 fr. les 6 boîtes, plus 0 fr. 60 de timbre-taxe par boîte.

La constipation empoisonne le sang

La SCAVULINE guérit la constipation

Toute personne constipée, du fait qu'elle ne va pas journellement à la selle, s'empoisonne. Notre intestin est journellement exposé aux pires souillures. Il faut qu'il soit nettoyé tous les jours. Les résidus de la nutrition, s'ils ne sont pas évacués, empoisonnent le sang. Cet empoisonnement se manifeste par les éruptions, les rougeurs, les furoncles, l'eczéma et ensuite par des affections plus profondes et plus graves. La Scavuline guérit la constipation d'une façon durable.

On trouve la Scavuline dans toutes les Pharmacies et au dépôt, Pharmacie Barret, 23, rue Ballu, Paris. 3 fr. la boîte pour nombreuses purgations, plus 0 fr. 40 de taxe par boîte.

LIBRAIRIE P. TEQUI, 82, RUE BONAPARTE, PARIS-VIe

L'Apostolat missionnaire de la France. Conférences données à l'Institut Catholique de Paris, 1923-1924. 2e édit. In-12. 7 fr. ; franco 7 fr. 75 ; étranger . . 9 fr.

1re Conférence. S. G. Mgr Guébriant. La Chine catholique. — 2e Conférence. R. P. Cazot, Lazariste : Ce que nous faisons en Turquie. — 3e Conférence. R. P. Tauzin, Provincial des Pères Blancs : Le Cardinal Lavigerie et l'Afrique chrétienne. — 4e Conférence. R. P. Grangeneuve (S. J.) : Le Catholicisme dans les Indes. — 5e Conférence. R. P. Duchaussoy (O. M. I) : Aux glaces polaires. — 6e Conférence. R. P. Maniglier, Assomptionniste : Les Missions d'Orient. — 7e Conférence. R. P. Remy Leprêtre, Provincial : Terre Sainte et Maroc. — 8e Conférence. R. P. Joulord, Missions Africaines de Lyon : L'Afrique Occidentale. — 9e Conférence. R. P. Lajoie, Eudiste : Le Vicariat apostolique du Golfe Saint-Laurent. — 10e Conférence. S. G. Mgr Le Roy : L'Evangélisation des colonies françaises.

L'Apostolat Missionnaire de la France. 2e série. 1926. Prix : 7 fr. : franco 7 fr. 75 ; étranger . . . . 9 fr.

1re Conférence. Mgr Guébriant : Les Origines de la Société des Missions Etrangères. — 2e Conférence. Sœur Jeanne des Filles de Saint-François de Sales : Le relèvement de la femme païenne aux Indes. — 3e Conférence. Mgr Beaupin : L'Emulation Missionnaire à travers le monde. 4e Conférence. R. P. Dhélias, S. J. : Madagascar Religieux. — 5e Conférence. R. P. Courtais, Mariste : Les Missions Maristes en Océanie. — 6e Conférence. Frère Gordien : L'Institut Missionnaire des Frères des Ecoles chrétiennes. — 7e Conférence. Mgr Jarosseau. FF. MM. Capucins : La Mission des Gallas en Abyssinie. — 8e Conférence. R. P. Lebon. Marianiste : L'Apostolat par l'éducation au Japon. — 9e Conférence. R. P. Lebbé, lazariste : Les étudiants chinois à l'étranger. — 10e Conférence. Mgr Descamps : Ce que j'ai vu en Afrique Occidentale Française.

DOM S. LOUISMET (R. P.), O. S. B. — **L'Initiation Mystique.** In-18 allongé, prix 7 f. 50 ; fco 8 f. 25 ; étrang. 9 fr.

MAINAGE (R. P.), O. P. — **Immortalité.** Entretiens sur le problème de la survivance : L'Univers. Les Religions. L'Homme. La Métapsychique. La conscience. La raison. L'Eternité. In-12, 7 fr. ; franco 7 fr. 75 ; étranger. 9 fr.

R. P. ED. HUGON, (O. P.). — *La Fête spéciale de Jésus-Christ Roi.* In-12, 1 f. 50 ; franco 1 f. 65 ; étranger. 2 fr.

ROUZIC (ABBÉ). — **Les Saints Ordres.** *Doctrine et Action.* In-12, 12 fr. ; franco 13 fr. ; étranger. . 14 fr.

CARÊME 1926

Deux Missionnaires. — Vade-Mecum des Prédicateurs, pour dominicales, fêtes, sermons, panégyriques, avent, carême, adoration, missions, retraites diverses, mois de Marie et du Rosaire. In-12 de 800 p., 5e édit. 10 fr. franco 11 fr. 50 ; étranger. . . . . 14 fr.

Excellents canevas pour homélies dominicales, sermons de fêtes, panégyriques, avents, carêmes, adorations, missions, retraites, mois de Marie, etc., etc. Ouvrage très précieux pour le clergé et les prédicateurs de profession.

PAILLER (ABBÉ). — **Instructions d'un quart d'heure,** fruits de quarante années de ministère. 14e mille. In-8 de 566 p., 12 fr. ; franco 13 fr. 50 ; étranger. . . 16 fr.

Sermon pour chaque dimanche de l'année, deux pour chaque dimanche de l'Avent, trois pour chaque semaine de Carême, ainsi qu'une trentaine d'instructions pour différentes fêtes de dévotion et pour diverses circonstances particulières.

PICHENOT (MGR). — **L'Evangile de l'Eucharistie ou la Vie de N.-S. Jésus-Christ continuée et reproduite au Saint-Sacrement de l'autel.** 7e édit. In-12, 10 fr. ; franco 10 fr. 75 ; étranger . . . . 12 fr.

— **Les Paraboles évangéliques.** Conférences familières. Nouvelle édit. 10 fr. ; franco 10 fr. 75 ; étranger. 12 fr.

Cinquante-trois instructions sur les principales paraboles de l'Evangile plus une série de douze instructions expliquant celle de l'enfant prodigue.

TURCAN (CHANOINE R.). — **Cours d'instructions dominicales,** 3 in-12, 423, 360 et 397 p. 18 fr. ; franco 20 fr. 25, étranger . . . . 24 fr.

Le tome I renferme 62 instructions sur le symbole ; — le tome II, 52 instructions sur les Vertus, le Péché et les Commandements de Dieu et de l'Eglise ; — le tome III, 54 instructions sur les Sacrements et la Prière.

Le Catalogue d'ouvrages de prédication sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande à M. TÉQUI, 82, rue Bonaparte, Paris VIe.